

JOSEMARIA ESCRIVA DE BALAGUER ENSEIGNE L'ETHIQUE AUX JOURNALISTES : MADRID 1941

Pablo Pérez López

Studia et Documenta 3 (2009)

Abstract: Étude sur les cours d'éthique et de morale professionnelle que saint Josémaría fit à Madrid, dans l'année du stage officiel pour la formation de journalistes en 1940-1941. L'on considère l'origine de ce stage, la nomination de saint Josémaría, le contexte où cela eut lieu, le programme qu'il suivit et les cours qu'il fit dont ses notes et les témoignages de ses étudiants nous ont laissé une trace. Ces données sont analysées dans le cadre de sa pensée sur le travail des professionnels de la communication.

Keywords: *Josemaría Escrivá de Balaguer – Periodismo – Madrid – 1941* Josemaría Escrivá de Balaguer, lecturer in Ethics for journalists: Madrid 1941: *This is a study of the lectures on Ethics and Professional Morals given by St. Josemaría as part of an official training course for journalists held in Madrid, in 1940-41. It examines the history of the course, his appointment as lecturer, the context in which it took place, the curriculum taught and what is known about his lectures from the outlines he prepared and the testimonies of some of the students. This information is presented in light of what St. Josemaría thought about the task of professionals working in social communications.*
Keywords: *Josemaría Escrivá – Journalism – Madrid – 1941*

Nous analysons dans cet article un épisode très particulier de la vie de son protagoniste. En effet, s'il est vrai que dans sa jeunesse il pratiqua assidûment l'enseignement et que son investissement dans le travail de formation fut ininterrompu, ce fut la seule fois où il enseigna une matière prévue dans le cadre d'études promues par un organisme public. Les étudiants qui en bénéficièrent voulaient se consacrer à l'exercice professionnel du journalisme et cela ne fait qu'ajouter de l'intérêt à la chose étant donné le moment historique où cela se passait : au cœur d'une guerre qui touchait presque toute l'Europe, dans une Espagne qui venait de terminer sa Guerre civile et qui était tentée de s'engager dans cet autre conflit.

Par ailleurs, l'activité apostolique de l'Opus Dei avait beaucoup grandi en ces années-là, confrontée à sa première grande contradiction, elle recevait sa première approbation canonique.

Ana Azurmendi a déjà brillamment traité ce sujet dans une courte étude présentée lors du congrès à l'occasion du centenaire de la naissance de saint Josémaría Escrivá de Balaguer (1). Nous la reprenons ici de façon plus large, en nous appuyant sur des sources nouvelles qui complètent celles du professeur Azurmendi dont nous nous servons aussi. Par ailleurs notre plan suit les grandes lignes du sien.

ANTÉCÉDENTS DE CETTE NOMINATION : AU FIL D'UNE AMITIÉ

“Le latin, c’est une affaire de curés et de moines” (2). Josémaria Escriba de Balaguer a parfois évoqué ce qu’il disait dans son adolescence ce qui le mettait certes en mauvaise posture mais qu’il tenait à rappeler pour souligner l’absence de sa prédisposition au sacerdoce. Peu de temps après avoir montré son aversion envers la langue de Cicéron, Josémaria devint un fin connaisseur de la langue officielle de l’Église et cela fut à l’origine de son activité de professeur de journalistes quelques années plus tard. Ces deux aspects sont liés par un fait qui témoigne de son élégance.

L’année 1925-26, à 24 ans, il était en même temps un prêtre récemment ordonné, un chef de famille, avec sa mère, sa sœur et son frère, à Saragosse, après le décès de son père et un étudiant en Droit. C’est son statut d’étudiant apparemment le moins saillant qui nous intéresse ici. Enrique Giménez-Arnau, l’un de ses camarades à la faculté de Droit précise: “ Seule sa soutane le différenciait parce qu’il était un de plus parmi tous ses camarades. Il discutait avec nous dans les amphithéâtres de la faculté, il partageait nos soucis d’étudiants, nos craintes et les avatars des examens » (3).

Enrique Giménez-Arnau avait alors 17ans, six ans de moins que Josémaria. Il n’était pas très calé en latin et en avait besoin pour passer son examen de droit canonique. Josémaria lui proposa des cours particuliers. Ils se lièrent d’amitié et le jeune prêtre rencontra la famille Giménez-Arnau. Bien que n’ayant pas trop de moyens, cependant, il refusa tout règlement à son ami. Ce geste d’ami généreux était bien à lui. Il en fut prodigue toute sa vie durant (4).

Les deux amis se sont perdus de vue à la fin de leurs études et ne se sont retrouvés que dix ans après, par hasard, dans une rue de Burgos, en 1938, en pleine guerre civile.

Escriba de Balaguer demanda à Giménez-Arnau de l’accompagner de temps en temps au couvent où il disait sa Messe. C’est là où il fut son servant un vendredi de Carême où ils prirent le petit déjeuner ensemble.

Giménez-Arnau évoquait quelques années plus tard comment il l’avait encouragé à se servir sans se gêner en l’aidant à comprendre le sens du jeûne prescrit par l’Église. C’est sans doute cela qui lui faisait dire dans la foulée « qu’un air de sainteté joyeuse se dégageait de Josémaria » (5).

Pour mieux comprendre cela, il faut penser aux pénitences exigeantes — aux jeûnes rigoureux aussi— auxquels saint Josémaria se soumettait à cette époque-là. (6)

La guerre finie, c’est à Madrid que les deux amis se sont revus. Saint Josémaria y baptisa l’un des enfants d’Enrique, né en octobre 1939.

À l’époque Enrique Giménez-Arnau avait un poste politique important : il était directeur général de presse. Ce fut l’occasion de demander à saint Josémaria de donner des cours d’éthique à de futurs journalistes. « En tant que directeur général de presse, j’ai directement contribué à sa nomination de professeur d’Éthique Professionnelle et de Déontologie dans les premiers stages qui furent l’antécédent immédiat de l’École de Journalisme » (7).

Voici le texte du document du 18 octobre 1940 qui témoigne de la nomination communiquée à Josémaria Escriba de Balaguer par l’intermédiaire du directeur général de presse : « Sous la proposition de cette Direction Générale de Presse, son excellence, Mr le Ministre de l’Intérieur a résolu de vous désigner pour occuper la Chaire d’Éthique Morale et Professionnelle » (8).

On le pria de confirmer son acceptation et d’envoyer un résumé du programme qu’il traiterait afin de procéder à la coordination des différentes matières.

On l’informait aussi que ses honoraires seraient de 2.500 pesetas pour la totalité du semestre. Une semaine plus tard, Escriba de Balaguer, envoyait une courte lettre dactylographiée à son ami:

Cher Enrique:

J'ai reçu la nomination au poste de professeur de l'École de Journalisme. Je t'en suis reconnaissant et puisque mon Seigneur l'évêque de Madrid a un intérêt spécial à ce que je fasse ces cours, je les ferai de bon gré et j'espère ainsi travailler pour Dieu et pour l'Espagne. Je pars aujourd'hui même pour assurer trois sessions d'exercices dans différentes villes de province. Il est absolument impossible que je prépare le programme avant mon retour.

Je te ferai signe dès mon arrivée (9).

Ce qu'il note sur son agenda est important pour comprendre ce qui s'était passé. Le 6 octobre, saint Josémaria quitta Madrid pour aller à Saragosse où il prêcha des exercices spirituels aux directrices de la Jeunesse de l'Action Catholique Féminine, jusqu'au 1^{er} novembre. Ce jour-là il prit le train pour aller à Valencia où dès le lendemain il commença à prêcher d'autres exercices au Grand Séminaire du 13 au 19 de ce mois. Par ailleurs Escriva de Balaguer n'avait pas que ces exercices à prêcher, il s'occupait surtout de l'expansion du travail apostolique de l'Opus Dei en Espagne pour faire connaître cette réalité — tout à fait nouvelle à l'époque étant donné son caractère éminemment laïque— aux évêques espagnols, de sorte que, dès qu'il eût fini la session de Madrid, ce 19 novembre là, il fit un voyage à Valladolid, Vitoria, Logroño, Miranda de Ebro et via Madrid, il repassa par Valladolid, où il ne resta qu'un jour. Le lendemain, il regagna Valencia, d'où il rentra le 3 décembre et ce ne fut qu'alors qu'il fit un séjour prolongé à Madrid (10). On peut fort bien comprendre qu'il ait répondu de façon négative à la requête de l'envoi immédiat du programme pour les cours qu'on lui confiait. Nous ne savons pas quand est-ce qu'il put le préparer, mais une piste nous permet d'en donner une date approximative. C'est l'auteur du programme qui nous la facilite dans la lettre qu'il adresse à l'archevêque de Madrid, Léopold Eijo y Garay et où l'on perçoit sa volonté de travailler dans l'obéissance à son supérieur et son désir de le tenir au courant de son activité :

+ Valencia, 22 janvier 1941

Très cher monseigneur l'évêque:

Recevez cette salutation pleine d'affection respectueuse de ces terres du Levant. J'ai commencé le travail à l'École de journalisme, content d'obéir. J'ai déjà envoyé le programme à votre excellence, aux bons soins de Don Casimiro : je vous en parlerai de vive voix [...] (11)

1940-1941: LE CONTEXTE DE CE STAGE

Avant de rentrer dans les détails et de voir comment don Josémaria Escriva s'investit dans ce nouveau travail, il faut considérer son contexte, évidemment marqué par la Guerre Civile qui venait de terminer et par la guerre devenue mondiale au cours de ces mois-là. L'année scolaire 1940-1941 ce furent les puissances de l'Axe qui s'imposèrent. La France vaincue au printemps 1940, l'Italie ralliant l'Allemagne, seul le Royaume Uni osait défier une Allemagne qui ahurissait le monde (à cause de) (par) ses victoires militaires spectaculairement rapides. Hitler renonça à envahir les Iles Britanniques l'automne 1940 et la guerre fut alors ciblée sur des objectifs méditerranéens : le nord de l'Afrique et les Balkans. Après que les Britanniques et les Grecs eurent battu les Italiens, les Allemands s'investirent dans les opérations et montrèrent qu'ils étaient en mesure de battre les Anglais au désert, de menacer le Canal de Suez et d'occuper la Yougoslavie et la Grèce. Au printemps de l'année 1941, on n'avait pas encore perçu la vulnérabilité de l'armée allemande.

Cet état de choses renforçait l'euphorie pro-germanique qui régnait en Espagne après la guerre, euphorie qui n'était ternie que par "l'inexplicable" alliance de cette Allemagne amie avec une Union soviétique qui, aux dires des vainqueurs, était le résumé de tous les maux contre lesquels on était partis en Guerre Civile. On ne le savait pas encore, mais ce souci allait vite disparaître. On a une photo d'un dîner donné à Madrid à l'occasion de la fin de l'année scolaire où l'on voit les professeurs et les étudiants autour d'une table, dans un restaurant. On ne connaît pas la date exacte, elle est de mai ou de juin 1941. En somme, l'année scolaire s'acheva peu de jours avant que l'offensive allemande ne se déchaîne contre la Russie ce qui modifia l'interprétation et la nature du conflit.

Le contexte international n'était donc pas facile: tendu, fréquemment chargé d'angoisse, dans le souci précipité d'avoir des nouvelles qui caractérise les temps de guerre, dans un pays qui venait d'en découdre avec la sienne et qui hésitait à prendre part à celle qui se déroulait maintenant. L'Espagne était passée de la "neutralité initiale à la "non-belligérance" en juin 1940, lorsque la France s'effondra et Hendaye devint une frontière entre la France occupée par les Allemands et l'Espagne. La réponse de Josémaría Escríva de Balaguer à Giménez-Arnau que nous avons citée est datée deux jours après l'entrevue de Franco et d'Hitler à Hendaye.

Dans la politique intérieure cette tension se reflétait dans des querelles intestines d'une acuité proportionnelle à l'envergure du dilemme en jeu. Ce furent des mois où le régime de Franco prit plutôt l'allure d'un état de type fasciste et ceux qui pensaient qu'il fallait emprunter ce style pro-nazi défendaient hardiment leur point de vue contre celui des pro-britanniques qui exébraient l'amitié avec des régimes du type allemand ou italien ou qui s'en méfiaient.

Les protagonistes de notre histoire étaient touchés par certaines de ces questions. Enrique Giménez-Arnau n'était plus un étudiant, il était le directeur général de presse, poste politique qu'il quitta suite aux tensions qui atteignirent un seuil critique en mai 1941. Pour finir de cerner ce contexte, il est intéressant d'évoquer un autre souvenir de Giménez-Arnau concernant son ami Josémaría.

« Il aimait bien discuter, il était même très loquace et j'ai toujours été surpris qu'il ne m'ait jamais parlé de l'Œuvre qu'il avait fondée alors que nous nous sommes très fréquemment vus durant la guerre : lorsqu'il s'écartait des sujets courants de conversation — il ne touchait jamais des sujets politiques— c'était pour me parler de Dieu. Il m'offrit un exemplaire de la première édition de *Chemin*, faite à Valence en 1931 avec cette dédicace : « avec une fraternelle accolade » (12).

LA FORMATION DES JOURNALISTES DANS L'ESPAGNE DE L'PRÈS-GUERRE

Les écoles de journalisme

L'idée de créer des centres pour la formation des journalistes s'était concrétisée dans le monde occidental de la fin du 19ème siècle.

Le journalisme était devenu un phénomène de masses et la profession de journaliste se définissait petit à petit. Leur responsabilité était une question qui se posait de façon récurrente. Les solutions diverses que l'on proposait étaient de type divers. Les Américains inclurent les études de journalisme dans le cadre des enseignements universitaires. Les Européens, plus spéculatifs, en parlèrent amplement et ne créèrent des écoles de journalisme que vingt ans après les Américains et, au départ, en dehors du cadre universitaire.

En Espagne les professionnels de la presse se penchèrent sur la question sans que rien de stable ne fût créé avant 1926.

L'École de Journalisme du journal *El Debate* (13) fut la première institution de ce genre. Il s'agissait d'un quotidien catholique qui se « targuait » d'être le plus important des journaux de cette mouvance. Nous disons qu'il « se targuait » car bien qu'il ait eu un large tirage, il n'était pas plus important que d'autres quotidiens aussi catholiques que lui, mais moins attachés à accentuer cet adjectif confessionnel.

Cette donnée préalable est à retenir : la première école espagnole de journalistes est née à l'initiative d'un media catholique.

Dès le départ, elle imitait le modèle américain : ce quotidien envoya quelques professionnels aux Etats-Unis pour qu'ils prennent acte du système d'enseignement de l'École de Journalisme de Columbia, à New York, et qu'en s'inspirant de ce modèle, ils mettent en route une école en Espagne (14).

Ce n'était pas par hasard que l'initiative venait d'un media catholique. C'était l'un des milieux citoyens le plus sensibilisé à l'idée d'un journalisme formateur d'opinions, voire des consciences. Ce point de vue était remis en question par ceux qui, plus proches d'une idée libérale, pensaient qu'il ne saurait y avoir d'autre formateur de l'opinion que l'individu lui-même et qu'il fallait être pour « la non intervention » en matière de formation des journalistes (15).

Il y eut aussi d'autres initiatives de l'État ou des professionnels pour créer des centres de formation de journalistes. Celles de l'État auraient pu voir le jour à la fin des années vingt, dernières années de la dictature du général Primo de Rivera en Espagne. Un projet de loi de 1927 proposait la création de sections d'études de journalisme à l'université espagnole, projet délaissé avec le changement de régime en 1931. De ce fait, durant la Seconde République, l'école de *El Debate* fut le seul centre de formation de journalistes en Espagne.

Après le coup d'état militaire du 18 juillet 1936, qui déclancha une révolution offensive le 19 juillet, le lendemain même, les autorités fermèrent ce quotidien catholique et son école.

Immédiatement après, ses locaux furent occupés par *Mundo Obrero*, organe du Parti Communiste d'Espagne, qui, dans la ligne de *El Debate*, ouvrit à nouveau l'école en avril 1938.

La guerre finie, ce quotidien et son école furent à leur tour fermés par les nouvelles autorités qui n'autorisèrent pas *El Debate* à paraître de nouveau (16). En effet le contrôle de la presse par l'État était devenu l'une des priorités du nouveau régime issu de la Guerre Civile. Une loi promulguée dans ce sens durant la guerre, en 1938, avait fixé les normes pour l'exercice du journalisme.

La réglementation de l'État imposée à cette profession

La question de la réglementation de l'état concernant la vie de la presse après la guerre mérite d'être regardée de près. Pour la comprendre, il faut considérer que pour un secteur important du côté des vainqueurs, la presse avait été l'une des principales responsables des divisions intenses qui avaient plongé le pays dans cette guerre impitoyable. La volonté de changer les choses et de faire quelque chose de tout à fait nouveau envisagea des projets qui peuvent nous choquer aujourd'hui et méritent d'être connus pour se faire une droite idée de l'ambiance dans laquelle se déroulaient les faits qui nous occupent.

Ainsi, par exemple, le prêtre navarrais Fermin Yzurdiaga, un idéologue actif de la Phalange Espagnole — germe du parti unique durant le franquisme — donna cette insolite définition de la presse : « Un organisme au service auguste de la Patrie, en tant que véhicule propulseur de sa grandeur impériale, grâce à l'exaltation quotidienne des vertus exemplaires de l'Espagne Traditionnelle et Éternelle » (17).

C'est ce que l'on attendait de la presse d'après un avant-projet de son statut, rédigé en janvier 1938. Le texte de loi allégea un peu le style mais fixa des normes qui remettaient entre les mains des autorités politiques le contrôle de toute l'activité journalistique.

On voulait, entre autres, donner « un caractère professionnel au journalisme, dès aujourd'hui officiellement encadré dans son Registre (première étape vers une sélection future dans des centres spéciaux) [...] en faisant que la Presse devienne une institution nationale et le journaliste, un digne travailleur au service de l'Espagne » (18). Cette « professionnalisation » du journalisme était d'abord concrétisée par la reconnaissance de tous ceux qui l'exerçaient déjà, que l'on encourageait à s'inscrire dans un registre ; et ensuite, elle prévoyait qu'à l'avenir la façon d'accéder à la profession consisterait à passer par un centre de formation spécifique. Ces deux mesures demandaient une réglementation urgente pour pouvoir couvrir les postes de rédacteurs des journaux conformément à la prescription légale. Ce n'était pas une tâche aisée, surtout pour le deuxième aspect : on n'improvise pas un centre de formation de journalistes. Ceci dit, ceux qui réunissaient les conditions demandées pour l'inscription au Registre Officiel de Journalistes étaient un petit nombre de professionnels qui, en octobre 1939, avaient été recensés de façon exhaustive (19).

Les querelles politiques internes entre les différentes factions des vainqueurs retardèrent la mise en route des centres de formation de journalistes. Nous n'avons pas réussi à savoir ce qui se passa exactement ces mois-là, mais le fait est que les autorités qui en 1938 avaient décrété le besoin de l'obtention d'un diplôme de journaliste dans un centre de formation officielle pour exercer la profession, ne créèrent ce centre qu'en automne 1941.

On peut facilement deviner la conséquence: les journalistes réunissant les conditions légalement prescrites étaient rares. La solution consistait à tricher pour confier ce travail sous le manteau à des gens sans ces conditions et que les mieux placés insistent auprès du gouvernement pour qu'il résolve le problème qu'il avait lui-même créé.

Et sous cette pression-là, on trouva une solution d'urgence en attendant de négocier un accord pour une issue définitive : on organisa les stages pour la spécialisation des journalistes en 1940.

Voici le préambule du décret qui les créait : « [...] sans porter préjudice à la réglementation définitive d'un accord avec le Ministère de l'Éducation Nationale pour rétablir la Section de Journalisme au sein des Facultés de Lettres, l'arbitrage d'un procédé, ne serait-ce que sommaire, pour la formation des nouvelles équipes professionnelles est urgent pour parer à la fermeture transitoire du Registre Officiel des Journalistes » (20)

On prévoyait des stages, de deux semestres chacun, à partir du 1er octobre suivant. L'admission se ferait par concours car les places étaient limitées : il y aurait ainsi un examen d'entrée. Par ailleurs les mérites professionnels et politiques seraient retenus. La réussite à l'examen au bout de ces stages donnait le droit d'être inscrit au Registre Officiel des Journalistes après trois mois de pratiques dans les journaux indiqués par la Direction Générale de Presse. Le plan d'études que nous reproduisons ci-après était une intense révision des connaissances de base dans le domaine des Humanités et du Droit auxquelles s'ajoutaient des matières concernant spécifiquement le journalisme : la typographie, la technique journalistique (les titres et la confection), l'Éthique générale et la morale professionnelle et la dactylographie (en option facultative).

Pour tout régler définitivement et qu'il n'y ait aucune remise en question de l'urgence de cette solution au problème de l'accès au Registre Officiel des Journalistes, et à travers lui, à l'exercice professionnel, quelques semaines plus tard, un nouveau décret du Ministère de l'Intérieur revenait là-dessus. Il insistait sur le fait que l'on ne pouvait pas demander son inscription au registre si on n'avait pas suivi les stages prévus, « car la Loi elle-même établit la nécessité d'une organisation académique du journalisme ». Il disait clairement « qu'aucune demande d'inscription au Registre Officiel des Journalistes ne serait acceptée sans le certificat de réussite aux stages » créés par l'ordonnance récemment publiée » (21). Il est évident que les aspirants-journalistes et les entreprises exerçaient une pression sur le gouvernement qui avait décidé de ne permettre d'autre issue que celle de la sélection par les stages et que l'on cherchait une solution plus stable, au sein de l'université, sans doute. Les vicissitudes politiques compliquèrent les choses et ne les conduisirent vers une issue définitive qu'après la crise du gouvernement de mai 1941.

La question de l'éthique professionnelle

Il y a un autre aspect du contexte à considérer pour comprendre ce que fit saint Josémaria dans ces stages. Il s'agit de l'idée qu'on se faisait de l'éthique journalistique en tant que matière d'études. Au fil du développement du métier, on rédigea, dans les trente premières années du 20^{ème} siècle, les premiers codes de déontologie du métier de journaliste (22). Nous n'en connaissons aucun publié en Espagne jouissant d'une diffusion assez large. Et pourtant les professionnels s'intéressaient à la matière, souci qui pointait à différents moments, à l'occasion de conflits plus ou moins graves. Cette affaire était concomitante en une bonne mesure au statut de la profession de journaliste. De ce fait, le texte qui finit par avoir du poids dans ce domaine fut la loi qui encadrait les paramètres où ce métier devait évoluer, c'est-à-dire la Loi de Presse et d'Impression de 1938, dont nous avons parlé. Il suffirait sans doute ainsi de renvoyer au texte légal pour trouver les références imposées en matière d'éthique journalistique à l'époque mais nous pensons qu'une approche indirecte est intéressante pour cerner de plus près la réalité mieux que la pure littérature juridique, même si à l'époque elle était imprégnée de rhétorique.

Nous nous servirons de deux textes contemporains des cours pour journalistes faits par don Josémaria. Le premier est le *Code du Journalisme*, élaboré par Fray Santos Quiros, en 1937, qui ne parut cependant qu'en 1942 (23).

En ses notes préliminaires l'auteur reprend des idées bateau sur le journalisme, nourrissant spécialement les médias catholiques, depuis bien longtemps :

Le journalisme, dit don Juan Valera dans son discours à l'Académie de la Langue, est une profession comme celle de médecin, d'avocat ou d'ingénieur. En tant que profession, elle doit s'assujettir comme toutes les autres au sein de l'État, à des principes et à des normes qui règlent sa vie et son fonctionnement, sans qu'aucun journaliste ne soit en droit de réclamer une totale liberté de mouvements pour l'exercice de sa profession, sans se plier à des normes éthiques et littéraires. Il s'agit d'un métier d'une grande importance et de la plus grande utilité, comparable, à cause de ses fins, à celui du professeur enseignant ou à celui du prêtre qui prêche, sur lequel il a l'avantage d'un auditoire plus nombreux et plus enclin à adopter ses points de vue à cause de la fascination que les caractères imprimés exercent sur le commun des intellectuels ainsi que sur le moins commun. Il faut donc l'entourer de précautions avisées afin que son exercice soit profitable au public sans dommage pour la Nation.

Nous avons déjà préparé le livre lorsque la Loi de Presse fut publiée. [...] Nous avons eu la joie de voir que les lignes générales du livre coïncidaient avec les directives de la Loi qui confirme ce que nous pensons et qui éclaircit davantage certains points de vue (24).

L'autre référence est l'ouvrage de Manuel Prados y Lopez, *Ética y estética del periodismo español*, publiée en 1943. Juan Aparicio, délégué national de presse à l'époque, disait:

Face à ce journalisme hyperbolique et éléphanterque [sic], j'ai opposé l'antithèse concise et actuelle du journalisme des communiqués de guerre. Face à la Presse sans souveraineté et sans décor, nous travaillons tous en commun pour une Presse libérée, sous la plume des journalistes libres. Manuel Prados y Lopez est un journaliste qui a su deviner le caractère militaire de notre temps et qui, dans la discipline qui s'impose, a aussi trouvé la liberté de création dans un ouvrage bien fait. Ce livre que tu vas lire tout de suite te présente la figure de cet homme nouveau — le journaliste espagnol—, qui a commencé par reconnaître la grandeur et la servitude de sa mission et a fini par la oindre sacramentellement par un serment (25).

Dans cette même ligne, l'auteur ajoute son commentaire à la fin du livre:

Le serment que l'on demande au journaliste de la nouvelle Espagne n'a pas besoin de commentaire vu le nombre et le résumé des devoirs imposés. L'honneur de jurer, et de jurer solennellement, a par contre besoin d'être commenté. Pour ne pas enlever la moindre importance au texte du serment, nous nous bornerons à souligner l'importance du fait que pour l'exercice du journalisme il faille prononcer et assumer des paroles de gentilhomme, de soldat, de poète, d'homme nouveau, de camarade toujours prêt au sacrifice. Le journaliste espagnol jure ainsi : Je jure devant Dieu, pour l'Espagne et son Chef, que je servirai l'Unité, la Grandeur et la Liberté de la Patrie avec une fidélité intégrale et totale aux principes de l'État National-syndicaliste, sans jamais permettre que la fausseté, l'embûche ou l'ambition ne déviant ma plume dans mon travail quotidien (26).

En définitive le journalisme est perçu comme une profession d'une énorme influence — *comme celle du professeur, celle du prêtre et plus encore*— qui a besoin d'une rénovation profonde, un renouvellement qui doit se faire en même temps que celui que vit le pays après de la guerre. La rhétorique de l'exaltation nationale est presque omniprésente dans les discours et les écrits de ces années-là. Aussi, la référence politique est-elle inséparable du discours sur la profession, son éthique et ses caractéristiques.

L'activité d'un prêtre de 39 ans

Pour finir de décrire le cadre de ces leçons d'éthique pour journalistes, il faut rappeler, ne serait-ce que brièvement, les circonstances où le professeur les fit. Josémaría Escriva de Balaguer, prêtre de 39 ans à l'époque, était investi dans l'expansion de l'Opus Dei en Espagne parce que la guerre ne permettait pas de l'envisager ailleurs, dans d'autres pays. Grâce aux récits d'André Vazquez de Prada et d'Ana Azurmendi, et aux souvenirs détaillés et vivants de José Maria Casciaro, Francisco Ponz et José Orlandis concernant cette période-là, nous avons une description assez complète de son activité en 1940.

Nous nous en servons pour compléter le contexte déjà esquissé (27). L'année 1940-1941 fut intense pour le fondateur de l'Opus Dei. Une année après la fin de la guerre, il déploya une intense activité de prêcheur d'exercices spirituels, dans laquelle il s'investissait à fond. À cette tâche là il faut ajouter ce qui lui demandait le plus d'énergies : l'activité apostolique de l'Opus Dei qui prenait corps petit à petit chez les hommes — elle s'était plus que dédoublée depuis la fin de la guerre—et qui faisait ses premiers pas chez les

femmes. Il avait ouvert un foyer rue Jenner auquel vint s'ajouter cette année-là celui de la rue Lagasca au carrefour de Diego de Leon, spécialement affecté à la formation des membres de l'Opus Dei dont le nombre était déjà considérable.

Ce fut en 1940 qu'eurent lieu les premières "semaines d'étude", prévues pour que ceux qui venaient de s'incorporer récemment à l'Œuvre en approfondissent leur connaissance. On ouvrit de nouveaux centres à Madrid et le travail apostolique en dehors de la capitale ne fit que croître (28). Le rayonnement de l'action apostolique d'Escrivá de Balaguer l'encourageait à chercher une solution canonique, ne serait qu'approximative et provisoire, pour donner un cadre à une activité en pleine expansion. Le travail sur une ébauche des statuts pour l'Opus Dei l'occupa durant une bonne partie de l'année 1940 et cela permit que l'évêque de Madrid l'approuve en tant que Pieuse Union au printemps 1941 (29).

Cette année-là, il connut aussi de dures épreuves : le déchaînement d'une forte campagne de calomnies contre lui et contre l'Opus Dei, spécialement intense à Barcelone dans l'environnement des jésuites et qui eut une portée nationale ainsi que le décès de sa mère en avril 1941 (30).

LES COURS DE JOSÉMARÍA ESCRIVÁ DE BALAGUER

Le stage : l'équipe des professeurs et le calendrier

Enrique Aguinaga montra en son temps combien Enrique Giménez-Arnau, son promoteur, tenait à ce que ce stage de formation pour journalistes ait une connotation clairement universitaire. Il fit savoir qu'une section journalisme serait prévue dans l'enseignement des Facultés de Lettres, qu'on demandait un titre de journaliste ou un diplôme d'études supérieures aux participants au stage, que les matières culturelles auraient une prépondérance sur les techniques et qu'il y aurait quatre professeurs titulaires d'une chaire universitaire dans l'équipe enseignante (31). Pedro Gomez Aparicio, journaliste, secrétaire du stage et chercheur de prestige dans le domaine de l'histoire du journalisme espagnol abonde dans ce sens :

Le directeur général tenait vraiment à donner à ce genre d'études un caractère spécifiquement universitaire et, à cet effet, Giménez-Arnau rédigea un projet de Loi de Presse, en voie d'approbation, où il y avait quatre Facultés de Journalisme [...]. Le premier stage eut lieu d'octobre 1940 à juin 1941 et au départ les cours eurent lieu dans les locaux de l'Académie de Jurisprudence, rue Marqués de Cubas. Les stages de l'agence EFE démarrèrent rue Ayala, ceux de la formation de journalistes vinrent les rejoindre.

On en confia la direction au fondateur et premier directeur de l'agence de presse EFE, Vicente Gállego Castro, et le secrétariat à Pedro Gómez Aparicio. L'équipe de professeurs comprenait des personnalités éminentes en leurs spécialités respectives :

Vicente Gállego enseignait la "Technique journalistique"; Juan Zaragueta, professeur titulaire d'une chaire de philosophie, la "Philosophie"; Angel Gonzalez Palencia et Jesus Pabon y Suarez de Urbina, professeurs universitaires eux aussi et ce dernier futur directeur de l'Académie royale d'Histoire, enseignaient « l'histoire de la littérature » et « l'histoire contemporaine » ; Diego de Angulo, futur directeur du Musée du Prado, « l'histoire de l'Art » ; Antonio Reverte, futur doyen de la Faculté de Droit de Murcie ; les « Institutions juridiques » ; Ibrahim de Marceverlli, qui confectionnait le quotidien « *Ya* » depuis sa création enseignait la « technique typographique et la confection » ; Pedro Gómez Aparicio les « méthodes de reportage ». Et avec eux, un professeur d'une importance capitale : le prêtre aragonais José María Escrivá de

Balaguer, fondateur de l'*Opus Dei*, qui enseigna «l'Éthique professionnelle et la Déontologie journalistique ». Beaucoup de ces étudiants qu'une rigoureuse sélection avait réduits au nombre de vingt, ont par la suite occupé des postes très importantes dans le métier de journaliste et dans d'autres domaines (32).

Plan d'études du stage de spécialisation de 1940-41

Histoire universelle moderne
Histoire des Traités
Droit International
Théorie de l'Art
Histoire de la Littérature
Éléments de Philosophie
Logique
Éléments de Sciences Politique et de l'Administration
Législation de la Presse
Typographie
Technique journalistique (titres et confection)
Éthique générale et morale professionnelle
Dactylographie (option facultative)

On devra présenter un certificat de réussite aux examens de deux langues au choix : italien, portugais, allemand, français et anglais étudiées dans une école officielle de langues.

Quatorze cours d'éthique étaient prévus et programmés pour le deuxième semestre, du mois de mars au moins de juin. Le 8 novembre 1940 on convoqua la réunion de coordination qui devait avoir lieu le lendemain et à laquelle Josémaría Escriva de Balaguer ne put assister : il était retenu à Valencia d'où il n'arriva que le 10. Nous ne savons pas comment il fit face à ce nouveau contretemps mais nous savons qu'il y eut une réunion d'inauguration du stage le 18 novembre d'après l'invitation du directeur Vicente Gallego.

À cause de l'agenda serré du professeur d'éthique ses horaires furent revus et négociés par la suite car en janvier 1941, un nouveau calendrier concentrait les quatorze cours de cette discipline en janvier et février. Ils auraient lieu de 18h à 19h, au siège de la direction de l'Agence EFE, comme nous l'avons déjà précisé (33).

Le programme

Josémaría Escriva de Balaguer élaborait un programme structuré de cours prévus aux horaires demandés. Quatorze leçons se pliant au schéma classique des manuels d'éthique générale et d'éthique sociale habituellement utilisés dans l'enseignement catholique.

Contrairement à d'autres propositions contemporaines autour de ces sujets-là, ce qui distingue ce programme c'est l'absence de référence à des écoles ou à des solutions politiques concrètes, même à celles qui étaient d'usage presque systématique dans l'Espagne de cette période-là. Nous possédons par ailleurs son avis sur le matériel de travail dont il disposait pour faire ces cours. Cet avis est écrit sur l'enveloppe où il avait rangé les fiches de ses leçons.

Le 7 juin 1965, lors d'une révision de ses documents, saint Josémaría nota: "fiches sans importance à voir" (34). Manifestement il ne leur accordait pas une grande importance (34), ce qui est logique compte tenu du caractère secondaire de ce travail dans l'ensemble de ce qui l'occupait toute sa vie durant et en 1940-41 tout particulièrement.

Voici littéralement le programme tel qu'il le conçut

Programme d'Éthique et de Morale Professionnelle

- I. Notion de la science morale en général.- Morale professionnelle.- Morale professionnelle du journaliste.
- II. Des actes humains.- Causes qui entachent les actes humains.- Applications de cette théorie au journaliste pour sa morale professionnelle.
- III. De la fin des œuvres humaines.- La fin et le bien.- Fin que doit poursuivre le journalistes qui est à la fois son bien temporel, professionnel et éternel.
- IV. Qu'est-ce que les hommes croient être que le bien quant au bonheur recherché. – L'hédonisme.- Le stoïcisme.- Le philanthropisme.- Le rationalisme.- Fausseté de toutes ces idées-là. Le journaliste face à ces problèmes.
- V. Notion de moralité et d'acte moral.- L'invariabilité de la moralité.- Préjugés sur la moralité dans la vie quotidienne.- Systèmes philosophiques sur l'essence de la moralité.- Le journaliste face au problème moral.
- VI. Sur le moyen de connaître les actes moraux.- La conscience.- Ses sortes.- Applications au journaliste dans sa profession.- L'objet, la fin et les circonstances sont des éléments modificateurs de la morale générale et de celle du journaliste.
- VII. Sur la vertu.- Sortes de vertus.- Prudence, justice, force et tempérance. Application de ces vertus aux journalistes.
- VIII. La loi comme complément de l'acte moral.- Notion et sortes de loi.- Loi éternelle et loi naturelle.- Le journaliste est assujetti à ces lois.
- IX. Vie privée du journaliste pour conserver son honneur professionnel.- Devoirs du chrétien.- Relations avec l'entreprise.
- X. Relations du journaliste avec le public.
- XI. Relations avec la Patrie.- Erreur internationaliste. -Internationalisme droit et juste.
- XII. Relations du journaliste avec l'Église.
- XIII. Connaissance des questions transcendantales.- Famille.- État.- Liberté.
- XIV. Le travail.- Théorie chrétienne du travail.- Relations de l'Église et de l'État.

Avec ce programme dactylographié, il y a des fiches manuscrites de mgr Escriba de Balaguer qu'il a sans doute utilisées pour les cours et qui sont classées dans des enveloppes numérotées d'après le programme. Nous avons localisé celles concernant les sujets I à IV, VI et X et VII à IX.

Ces fiches contiennent des notes schématiques, une sorte de canevas très peu développé. Elles permettent en effet de se faire une idée sur les sujets que le professeur allait développer mais elles ne sont pas un texte complet, organisé que l'on puisse considérer comme un exposé systématique de sa pensée. Je pense donc que ce serait inutile, voire peu honnête, d'essayer de faire de cette source un fondement pour une analyse détaillée de la pensée d'Escriba de Balaguer concernant l'éthique journalistique.

Cet objectif-là devrait être abordé en s'appuyant sur son enseignement en la matière durant toute sa vie et spécialement sur les textes écrits préparés pour être imprimés.

Tout ce que l'auteur n'a pas écrit et qu'il choisit de dire abondamment au moment de son exposé est pour nous une lacune qu'il ne nous revient pas de combler avec des hypothèses hasardeuses ou impossibles à vérifier.

Mais il y a certains éléments qu'il faut mentionner et dont nous allons tenir compte dans cette approche de ses cours. Dans ces premières fiches nous avons les précisions de l'auteur concernant la matière qu'il enseigne et la méthode qu'il va suivre.

Son premier constat coïncide avec ce dont nous avons parlé en situant ce travail dans son contexte: « Qu'est-ce que nous nous proposons.- Il n'existe aucune systématisation à ce sujet » (35).

C'était effet le plus gros problème pour faire ces cours : il n'y avait pas de doctrine clairement assise pour un exposé classique des exigences éthiques du métier de journaliste, et encore moins de manuels ou de monographies traitant cette question. Aussi, le professeur décida-t-il de prendre comme référence, les bases les plus larges de l'éthique et de la morale, avec lesquelles il dressa le plan du programme qu'il élaborait : « Lorsqu'ils étudiaient un objet quelconque après la question : *an sit* ? les anciens scholastiques se posaient la question suivante : *quid sit* ? Sénèque : le but de la sagesse consiste à distinguer le bien du mal » (36). Derrière cette présentation de l'objet de l'éthique, huit citations d'origine diverse l'aidaient à présenter les avis concernant les journalistes.

Certaines exprimaient une idée très critique du métier, l'accusaient de légèreté, de superficialité ou de méchanceté et d'autres servaient à évoquer quelques repères considérés utiles pour que les journalistes distinguent le bien du mal.

Elles peuvent se résumer à s'attacher au service de la vérité, à se comporter comme un gentleman et à suivre fidèlement le magistère de l'Église (37).

Les fiches suivantes concernent la notion d'éthique et de morale et il semblerait qu'il se soit plié à l'enseignement du professeur Calixto Terés qui avait été son professeur d'éthique au Lycée et l'avait profondément marqué (38).

Pour ce qui est de la spécificité de la morale professionnelle du journaliste, après avoir insisté sur son actualité, il semblerait qu'il ait cherché à renverser l'idée fréquemment négative que le métier donnait de lui ; c'est du moins ce que suggère l'une des fiches sur lesquelles il écrivit succinctement : « Morale professionnelle du journaliste, un traité des sept péchés capitaux ? » (39).

En effet, les dernières fiches de ce premier cours contiennent quelques allusions plus larges à la morale spécifique du métier de journaliste, avec deux considérations qui attirent fortement notre attention. Tout d'abord Escriva de Balaguer précisa dès le départ que ses cours seraient ceux d'un prêtre et non pas d'un penseur ou d'un spécialiste tout court parlant du comportement humain : « Non pas une morale philosophique, mais théologique : nous ne sommes pas dans le domaine de la droite raison, mais dans le monde de la Rédemption. Valeur surnaturelle de la vie chrétienne ».

De sorte que la référence à la vie de la grâce était un élément fondamental tout au long de son exposé. C'était une façon de faire remarquer que s'il était là en sa qualité de prêtre, c'était en tant que tel qu'il allait faire le travail qu'on lui avait confié. Par ailleurs, il insista sur ce que la morale professionnelle doit conduire à la découverte de règles pour améliorer la profession et de ce fait, du service que les journalistes prêtent à la société. Très loin en effet de la morale professionnelle considérée comme une liste de normes pour ne pas pécher. Mais il ne la concevait pas non plus comme un répertoire de règles de savoir faire. C'est ce qu'il note lorsqu'il distingue trois types de journalistes :

Sortes de journalistes : l'artiste et l'artisan

- l'artisan : il ne s'attache qu'à l'obtention des moyens vitaux personnels, manger, etc. Des fins modestes, mais nobles (la vie de sa famille) : des fins qui sont des concupiscences sans se soucier de la marche de la société, sans faire obstacle aux déviations.
- L'artiste : il a des idées personnelles et veut être actif, participer à la direction du milieu social où il vit.

L'innovation et le souci des effets sociaux de son travail sont ainsi des éléments essentiels pour apprécier les effets potentiels de cette façon d'agir : « Subordination des affaires privées aux affaires sociales. Secret. Droit à la renommée. Donner du prestige et défoncer des prestiges. La mauvaise langue et la mauvaise plume. Église, État ». En deuxième position, plus importante, pour améliorer son éthique individuelle et donc professionnelle, il faut considérer le devoir de contribuer à changer, à transformer, à améliorer la société où il vit:

Le journaliste doit avoir une morale professionnelle :

Etre travailleur

Ne pas se laisser influencer à l'encontre de ses devoirs dans le journalisme : influences intérieures et extérieures : directes et (passion personnelle) indirectes.

Prendre conscience de l'importance de son travail, aussi bien dans le domaine du privé que dans le social.

Fonction sociale de la Presse :

Elle ne doit pas se borner à être l'indice du moment présent, elle doit orienter, éduquer.

- Responsabilité du journaliste auquel tant de lecteurs se livrent aveuglément. Loi du moindre effort.

Être véridique [...]

Ne pas cacher ses sentiments

Aider ses collègues : homo homini... Échanger des idées sur les questions d'actualité (40).

Nous trouvons ici une vieille idée, très appréciée du discours catholique, sur la presse qui soulignait presque toujours le caractère formateur et non seulement informateur de l'activité du journaliste. Ceci dit, dans le schéma d'Escríva de Balaguer cette idée est le noyau de la morale professionnelle et elle rompt avec l'éventuelle tendance à identifier la morale avec le fait d'éviter le mal, très répandue aussi dans les milieux catholiques quand il s'agissait de parler de morale : il ne parle pas tant du mal que peut faire la presse mais du bien que le professionnel médiocre ne fait surtout pas.

Je pense que son originalité principale tient à sa façon d'insister sur le caractère personnel de l'engagement éthique du journaliste, et à ce que cet engagement a des conséquences concrètes dans la vie quotidienne courante et dans ses rapports avec ses collègues.

Il est surprenant de voir que le premier devoir qu'il évoque est celui « d'être travailleur » et que la liste d'exemples de moralité fasse référence, en dernière instance, à la vertu la plus importante, à la charité, dont l'exemple cité est la disposition à aider les collègues, à dialoguer avec eux.

La première fiche de la deuxième partie des cours fournit des données sur la façon de travailler qu'il proposa à ses étudiants et qui consistait à distribuer les sujets entre eux pour qu'ils fassent des exposés en se servant de la bibliographie qu'il leur remettait, à partager entre tous ce matériel et à le présenter après en cours. Somme toute, une méthode de travail de groupe où l'on partageait le travail de chacun en faisant ainsi preuve de charité chrétienne et de camaraderie

Par ailleurs, comme il avait l'habitude de le faire dans les cours de doctrine qu'il organisait pour étudiants, il prenait quelques minutes au début des cours pour évoquer ce dont on avait parlé aux cours précédents (41). Dans le reste des schémas pour les cours que nous possédons, il y a très peu de références explicites à des exemples ou à des applications concrètes à la vie du journaliste. Nous savons, d'après les souvenirs de ses étudiants, que les cours étaient vivants et pratiques et c'est ce qui nous permet de dire que ces fiches ne sont pas pour nous une source de renseignement sur ses leçons. Parfois tout ce dont nous disposons, avec un schéma minutieux concernant la moralité des actes humains et les causes qui peuvent diminuer sa liberté, ce sont de mots ébauchés évoquant une pensée indéchiffrable pour nous (42).

La plupart des fiches sont donc des schémas de cours d'éthique ou de morale qui se plient au discours habituel des manuels d'usage.

C'est aussi le cas lorsqu'elles portent par exemple sur les relations du journaliste avec son public, sur la diffamation, la calomnie et le scandale, qui pourraient être considérés comme des éléments de morale plus en rapport avec la vie du journaliste, aspect que le professeur développa sans aucun doute, mais dont il ne nous a laissés qu'un seul mot écrit à la fin d'une fiche: « Applications » (43).

Par ailleurs nous avons constaté que certains schémas regorgeaient de détails par rapport à d'autres, extrêmement succincts sans que nous puissions en donner la raison faute d'un appui documentaire. Par exemple, nous n'avons qu'une fiche par cours correspondant aux leçons XI, « Relations avec la patrie... » et XII, « Rapports du journaliste avec l'Église ». Le texte de celle qui correspond à la leçon XI peut justifier ce que nous pensons :

La Patrie est l'entité physique et morale composée de familles ayant une même origine généalogique et un même sang et qui en formant une société civile vivent selon leurs propres lois, coutumes, institutions, langue, croyances religieuses sur un territoire déterminé par la géographie et l'histoire.

Aimer la Patrie:

- 1) car elle est comme la mère qui nous a mis au monde et donné le caractère moral qui nous différencie
- 2) elle est l'évolution naturelle de la maison paternelle et du terroir ou de la région
- 3) en l'aimant nous nous aimons nous-mêmes puisque nous en faisons partie
- 4) le fait de la patrie est basé sur le fait du patrimoine matériel, avec ses maisons, ses terres, ses industries et du patrimoine moral et spirituel, avec sa religion, ses caractères, ses idéaux, ses biens, qui sont les nôtres et que nous devons aimer
- 5) La Patrie garde en permanence la trace de nos ancêtres dont beaucoup ont versé leur sang pour son indépendance et dont tous l'ont enrichie de leur travail matériel et intellectuel (44).

À l'époque où fut rédigée cette fiche et où les pointes d'une exaltation nationaliste étaient fréquentes, il est surprenant de constater qu'elles sont absentes ici et que le ton de la fiche est serein : soigneusement adapté à ce que nous pourrions appeler la doctrine commune catholique et qui pourrait être l'objet d'un développement partout, en n'importe quel pays du monde. On peut dire la même chose des deux leçons suivantes concernant les rapports du journaliste avec l'Église et les questions relatives à la famille, à l'état et à la liberté. Nous avons encore une seule note, succincte aussi :

Bellarmin définit ainsi l'Église :

C'est « la société d'hommes unis par la profession d'une même foi chrétienne et par leur participation aux mêmes sacrements, sous le régime de pasteurs légitimes et principalement du Romain Pontife, Vicaire du Christ sur la terre »

De nos jours, voici la thèse qui prévaut :

« Dans des affaires pur[ement] religieuses, l'Église est indépendante de l'É[tat]. Dans les affaires pur[ement]civiles, l'É[tat] est indépendant de l'É[glise].- Dans les affaires mixtes, l'É[tat] doit être subordonnée à l'É[glise] en cas de conflit selon l'esprit de St.Thomas ».

Pour la leçon XIII, concernant les “questions transcendantes. – Famille.- État.- Société”, toutes les fiches que nous avons traitent de la famille : notion de mariage, ses fins, quelques erreurs concernant ce sujet et les raisons d'établir son indissolubilité.

C'est dans les schémas de la dernière leçon, « Le travail... », où l'on trouve aussi le plus grand nombre de références directes à des aspects concrets et pratiques de l'activité professionnelle du journaliste qui n'éluent pas une critique sociale peu édulcorée. Certaines sont faciles à comprendre : être alerte pour ne pas se laisser acheter ni directement ni indirectement — il évoque concrètement le cas de la pression des ambassades, à l'ordre du jour en ces temps de guerre—, face à la corruption qui sévissait dans certains milieux, comme par exemple celui des spectacles de taureaux, face à la propagande sournoise, ou face au danger de tomber dans une dénonciation injuste. Et bien que d'autres références soient peu nettes (45), nous pouvons conjecturer que le professeur voulait parler d'un cas strictement actuel. La note dit :

Les nouvelles gratuites tombent, le plus élémentaire sens moral fait que nous nous demandions qui sers-je ? en effet, cette affaire à un coût financier et moi on me la propose gratuitement, quelqu'un va donc en profiter (ex[emple] la pré-guerre, sous [la dictature] de Primo [de Rivera], 1926 question Tanger : toute la presse d'Esp[agne] partage le point de vue français, l'agence Fabra est une filiale d'Havas. Guerre : Allemands et Alliés offrent des services gratuits, l'agence allemande Transocéan obtient une autorisation pour fonctionner en Esp[agne] et elle y fonctionne toujours : elle perçoit des sommes grotesques, elle vend ses services pour des coûts symboliques (200 pesetas) (le borné : ils en donnent beaucoup) (rien que le téléphone coûte plus de 600 pesetas par mois) (46).

Si nos calculs sont justes par rapport à la date que ce document permet d'envisager, le schéma correspond à une leçon faite en février 1941 (47).

Nous savons que sous peu, un mois plus tard, le nonce Cicognani, préoccupé, informait le Saint-Siège sur la pression allemande pour avoir des facilités de diffusion de sa propagande en Espagne. Cette tendance semblerait avoir atteint le sommet lorsque fut signé un accord qui accordait à l'Agence Transocéan une grande prééminence en tant que source d'information en Espagne. Cet accord ne fonctionna pas à cause du boycott effectif promu entre autres par le directeur de l'Agence Efe et le directeur du Stage pour journalistes, Vicente Gallego (48).

Il faut aussi souligner que dans l'enveloppe qui garde les fiches de cette leçon, il y a aussi la feuille d'une revue format bibliothèque avec une référence à l'enseignement de Léon XIII et une allusion à la doctrine chrétienne sur le travail dont saint Josémaria se servit fréquemment dans sa prédication:

Le Souverain Pontife Léon XIII définit le travail comme l'activité humaine visant à pourvoir aux nécessités de la vie et à la façon de s'y employer. Les anciens considéraient le travail comme un châtement mais le christianisme redresse cela, comme tant d'autres choses, et affirme, en premier, que le travail n'est pas une conséquence du péché alors que la fatigue, la dépense physique, la souffrance voire la mort le sont, parce que Dieu créa l'homme au Paradis, avant le péché, pour qu'il travaille, ut operaretur, dit la Sainte Écriture (49).

Avec les fiches et leur plan du cours, on a une autre enveloppe, sur laquelle quelqu'un d'autre a écrit: “Fiches en double”, avec des fiches avec des notes bibliographiques correspondant au travail des étudiants. Certaines sont classées— apparemment par Escriva de Balaguer lui-même— qui les renvoie, avec un mot entête, aux différentes vertus cardinales (50). Nous n'en savons pas beaucoup plus sur l'utilité accordée à ces travaux cependant nous tenons à signaler la présence d'une fiche de Lacordaire concernant la censure et très concrètement la censure préalable :

Loin que l'ordre soit détruit par le libre combat de l'erreur contre la vérité, c'est le combat même qui est l'ordre primitif et universel. Rien dans les desseins de Dieu n'a été accompli par voie de censure et tout l'a été par voie de répression.

L'enfer n'existe que parce que la censure est impossible à Dieu même: il a préféré, du moins, le régime de l'enfer au régime de la censure. Car si l'enfer fait des damnés, il fait aussi des hommes et des saints, au lieu que la censure n'eût peuplé le monde que d'idiots immortels.

Il n'est pas vrai d'ailleurs, dans aucun sens, que le mal soit plus fort que le bien et que la vérité combatte sur la terre avec des armes dont l'inégalité ait besoin d'être réparée par le secours du pouvoir absolu. La vérité persécutée a triomphé partout de l'erreur protégée et puissante. Les siècles ne tuent pas les jours, la liberté ne tue pas Dieu.

Et aujourd'hui l'on vient nous dire que si la vérité est réduite à combattre l'erreur par ses seules armes, librement, en plein air, tout est perdu. Insensés !

Tout cela me paraît juste; mais il faut aussi aller là où est l'erreur pour la combattre et la réfuter (51)

Malheureusement, nous n'avons pas trouvé la trace d'un quelconque commentaire de cette citation en cours.

La perception de ses collègues et de ses étudiants

Nous avons la chance de compter sur une source complémentaire concernant ces cours et leur professeur ; ce sont les témoignages du secrétaire de stage, Pedro Gomez Aparicio, et de l'un de ses étudiants, Enrique Corral Vazquez (52)

Chez tous les deux nous trouvons quelques appréciations intéressantes sur le profil humain du professeur, sur l'idée qu'ils s'en firent. En effet, sa personnalité pèse lourd sur l'impression que certains de ses étudiants gardent de ces leçons. Gomez Aparicio écrit ainsi : « À l'époque, mgr Escriva de Balaguer était extérieurement un jeune prêtre, paisible, sympathique, naturel et revêtu d'une petite timidité sous laquelle il cachait le puissant feu spirituel qui brûlait en lui : on aurait dit qu'il voulait se couler dans l'existence avec un silencieux tribut à l'humilité » (53)

Enrique del Corral esquisse ainsi le portrait de son professeur, dans les circonstances de l'époque, et livre l'impression que ses leçons lui firent:

En une certaine mesure, nous étions tous sous le traumatisme de la Guerre Civile et cela avait une influence sur notre façon de vivre la foi. Je dirais que la vie religieuse était vécue de façon ténébreuse et pessimiste [...]. Aussi, D.Josémaria Escriva de Balaguer nous surprit-il favorablement [...] Il s'adressait à nous amicalement, comme un camarade, et la religion dont il nous parlait était plus gaie, essentiellement joyeuse. Je pense que c'est ce qui fit que nous nous attachions à lui et qu'après les cours nous le suivions [...] jusqu'à l'endroit où il devait prendre le Métro pour aller ailleurs. Rosario Corcuera, Manuel Alabard, aujourd'hui ambassadeur au Maroc et moi, nous l'accompagnions souvent. [...] Il n'a jamais eu de façons de faire ni de penser cléricales. Il ne nous sermonnait pas. Il soignait beaucoup son aspect extérieur. Je n'ai jamais vu la moindre tâche sur sa soutane, avant de mettre son chapeau, il le brossait soigneusement. Il faisait cours à 18h et je n'ai jamais perçu chez lui l'ombre d'une barbe. Ses cours n'avaient rien à voir avec la leçon magistrale typique, plus qu'un cours, il s'agissait d'un dialogue (54).

Cette description de son professeur a beaucoup à voir avec l'impression que les cours provoquèrent chez Enrique del Corral et il pense que ses camarades la partageaient avec lui. Il s'appuie sur

l'indice de la haute fréquentation des cours qui n'était comparable qu'avec celle que connaissait le brillant historien Jesus Pabon (55). Cela a beaucoup à voir aussi avec le contenu de la matière qu'il décrit avec des mots semblables à ceux dont il s'est servi pour décrire son professeur :

Don Josémaria détient la notion d'un journalisme nouveau, différent de celui que l'on pratiquait à l'époque, enjoué et solennel. Il nous imprégna d'une éthique professionnelle plus nette, plus ouverte, plus gaie et plus lumineuse. [...] Il répétait fréquemment que nous devons être un ferment pour transformer les rédactions. Il pensait que nous devons sortir de la guerre plus ouverts, plus purifiés ; que nous n'avions rien convalidé mais que nous commençons de nouveau avec une formation universitaire nous permettant d'imprimer à tout une allure différente. Il se faisait une très haute idée de la dignité professionnelle de l'information (56).

Toutes ces remarques semblent confirmer combien la lecture du schéma de ses cours est difficile. Les notes qu'il préparait ne nous permettent absolument pas de décrire la vivacité que ce professeur d'éthique imprimait à son travail, la façon dont il agissait.

Qui plus est, nous pouvons assurer presque le contraire: c'est justement sa façon de parler et le dialogue qu'il créait dans ses cours, qui expliquent sa façon de les préparer avec de simples références évocatrices. En effet, une bonne partie de la qualité de son argumentation, très efficace, si l'on s'en tient aux souvenirs de son auditoire, s'appuyait sur sa façon de parler, sur ses gestes,

DES STAGES DE SPÉCIALISATION À L'ÉCOLE OFFICIELLE DE JOURNALISME

Le stage finit en mai ou en juin 1941. On connaissait ces jours-là, comme nous l'avons vu au début, une intense tension politique qui eut des répercussions directes sur les études de journalisme en Espagne. Les premiers vents de cette tourmente politique avoisinante provoquèrent la chute d'Enrique Gimenez Arnau en tant que directeur général de presse, en mars. Gonzalo Redondo note que la relève eut sans doute beaucoup à voir avec l'offensive des phalangistes intellectuels, décidément partisans de l'entrée en guerre de l'Espagne ce qui les opposait à une grande partie des militaires (57).

Un peu plus tard, en mai de cette année là, l'affrontement entre les phalangistes et les militaires provoqua une crise que Franco résolut en rééquilibrant le bilan des forces entre ces deux groupes avec un style qui commençait à percer et auquel il serait par la suite très attaché (58). Pour ce qui nous concerne, la crise supposa un changement administratif de taille : la presse ne dépendrait plus du ministère de l'intérieur. Une partie de la solution de compromis atteinte en cette nouvelle répartition du pouvoir fut le transfert des compétences de presse à un organe du parti qui fut créé à cette fin : « tous les services et les organes qui en matière de Presse et de Propagande et en leurs compétences respectives dépendaient de la Sous Secrétairerie de Presse et Propagande et du Ministère de l'Intérieur, sont transférés à la Vice Secrétairerie de l'Éducation Populaire de la Phalange Espagnole Traditionaliste et des J.O.N.S, qui est créée par la présente loi » (59).

Le changement fut accompagné de la nomination de José Luis Arrese, nouveau Secrétaire Général du Mouvement, chargé de gouverner la Phalange au goût de Franco afin d'éviter des frictions comme celles que l'on avait connues auparavant. Arrese nomma Gabriel Arias Salgado à la tête de la Vice Secrétairerie de l'Éducation Populaire, qui marqua profondément l'histoire de la presse espagnole. C'est lui qui fixa une solution stable à la question de la régulation officielle de l'accès au journalisme. La structure des services de

la vice secrétairerie fut rendue publique en octobre 1941. Le décret d'organisation mentionnait en passant une École de Journalistes qui n'existait pas pour le moment (60). Mais c'était une annonce claire de la solution que l'on pensait finalement adopter. La réalisation pratique des « centres spéciaux » qu'annonçait la loi de 1938 fut singulière : un seul centre, sans doute spécial, et étranger au domaine universitaire. Ce fut la création d'une École de journalisme dépendant directement de la Vice Secrétairerie de l'Éducation Populaire. D'une certaine façon l'on perpétua définitivement la solution des « stages » de l'année précédente en modifiant quelque peu la structure et le plan d'études (61). La nouvelle école serait dirigée par un secrétaire nommé par le vice-secrétaire et cette nomination tomba encore sur Pedro Gomez Aparicio.

Les stages que l'on organisa furent plus longs que les précédents : trois semestres. Les matières étaient semblables à celles des stages de 1940-41, avec quelques changements significatifs de détails. Par exemple, on y ferait de l'Allemand. Tout un signe des temps. Il y aurait des cours de Vie et Doctrine du National Syndicalisme, de Culture religieuse, d'Économie Nationale et de Rédaction Littéraire. Le Droit International, la Théorie de l'Art, la Logique et l'Éthique générale ainsi que la Morale professionnelle disparaissaient. Cet état des choses fit sans doute que Josémaria Escriva de Balaguer ne fût plus rattaché à l'enseignement des futurs journalistes. Nous pourrions en donner de nombreuses raisons.

On intégrait l'école par concours, il y avait un maximum de vingt nouveaux étudiants par semestre. Comme ce fut le cas lors de la convocation à l'inscription aux stages de 1940, on tint compte aussi des mérites politiques et, voici la grosse nouveauté, il fallait nécessairement être affilié à la Phalange. Les organisateurs ajoutèrent une autre restriction : les candidats ne pouvaient pas avoir moins de 18 ans ni plus de trente (62). Atteindre une organisation officielle pour l'accès professionnel au journalisme fut laborieux.

Pour ce qui est de la petite histoire, on perçoit entre les lignes des conflits, des négociations, des victoires et des défaites que les sources dont nous disposons laissent à peine percer et qu'il n'y a pas lieu de considérer ici. Vraisemblablement, malgré le tracé labyrinthique du chemin et la particularité des circonstances, on avait pris une décision importante pour le journalisme espagnol. C'était à démontrer au fil des ans.

CONCLUSION

Si nous n'en savions pas plus sur la vie de ce professeur d'éthique, nous penserions que nous avons beaucoup appris sur ses cours. Cependant ce que nous connaissons de ses initiatives postérieures, surtout celles qu'il promut concernant le travail des journalistes, nous pousse à penser que nous avons très peu à dire sur ce travail. C'est pourquoi j'avais cru au départ que les sources disponibles ne permettaient pas d'écrire quelque chose de consistant à ce propos.

Mais après y avoir réfléchi, en mesurant le pour et le contre et encouragé par des articles comme celui du professeur Ana Azurmendi, je me suis décidé à écrire celui-ci, conscient des limites de son objet, mais aussi de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à mettre en lumière les documents consultés et les conclusions que l'on est en droit de tirer.

L'idée que Josémaria Escriva de Balaguer avait du journalisme, les énergies qu'il consacra à favoriser

l'amélioration de la formation des journalistes, nous parlent d'une conviction profonde de l'importance de cette activité et de l'intense recherche de solutions pratiques aux problèmes qui se posent à une profession relativement nouvelle, d'une extraordinaire importance dans la configuration des sociétés contemporaines (63). Aussi, une première conclusion s'impose-t-elle : pour apprécier la portée de ses cours de 1941, il faut bien connaître les initiatives encouragées par la suite, spécialement l'implantation des études de journalisme

dans le Studium Generale de Navarre et son appui enthousiaste aux fidèles de l'Opus Dei qui se consacraient au journalisme (64).

On pourrait en dire tout autant de l'idée qu'il avait de l'éthique et de la morale professionnelle des journalistes. Ce que nous connaissons à ce sujet grâce aux références postérieures, jette une lumière sur la question qui fait que ce que nous savons de ses cours de 1941 devient insignifiant. Plutôt qu'une découverte, il s'agirait d'un constat de ce que nous connaissions par ailleurs.

On pourrait dire que sa pensée était une concrétisation de son idée de l'éthique chrétienne du travail, appliquée à un travail particulièrement important dans la vie sociale et politique contemporaine. Voici, par exemple, ce qu'il écrivit en 1946 :

Ce qu'il faut tout d'abord considérer c'est que cet apostolat [de la communication] — comme tous ceux que nous entreprenons dans l'Œuvre — doit être un travail apostolique à caractère *professionnel* ; c'est-à-dire un travail fait *à partir de son métier, avec un dévouement professionnel, sérieux, authentique*, sans lequel il ne saurait y avoir dans l'Opus Dei de vrai don au service de Dieu.

Ce doit être un travail fait avec conscience, en profondeur, — puisque le travail bâclé porte atteinte à notre esprit —, ayant aussi la perfection humaine que chacun peut atteindre, en soignant les détails : c'est ainsi que vous sanctifierez cette profession, mes enfants se sanctifieront et nous seront en mesure de sanctifier les autres — de faire l'apostolat de l'opinion publique — en exerçant notre travail professionnel personnel. D'ordinaire, cette tâche ne doit pas être officiellement catholique. Vous en comprenez parfaitement la raison : vous m'avez très souvent entendu dire qu'habituellement je ne vois aucun besoin — du moins maintenant dans certains pays — d'une *presse catholique* ; beaucoup de monde, même parmi les catholiques, ne la lit pas et le déficit qui s'en suit inévitablement est essuyé par l'Église. Ce qu'il faut ce sont des journalistes catholiques qui travaillent comme de bons professionnels, avec une liberté et une responsabilité personnelle (65).

En effet, un bon journalisme est un travail sérieux, un savoir faire professionnel qui implique une liberté et une responsabilité personnelles permettant au préalable de donner un sens transcendant à la tâche. Il tenait les mêmes propos lorsqu'il parlait en général de l'éthique du travail et quand il ajoutait en parlant du journalisme : agir avec la conscience d'être au service de la vérité. Ainsi, lors d'une interview accordée en 1967 à un journal universitaire il parlait ainsi des questions concernant l'éthique du journalisme :

— C'est une grande chose que le journalisme, et le journalisme universitaire. Vous pouvez fortement contribuer à éveiller chez vos compagnons l'amour des nobles idéaux, le désir de surmonter l'égoïsme personnel, la sensibilité pour les activités collectives, la fraternité. Et maintenant je ne puis manquer, une fois de plus, de vous inviter à aimer la vérité.

Je ne vous cache pas que c'est pour moi une chose répugnante que la tendance au « sensationnalisme » de certains journalistes qui ne disent la vérité qu'à moitié. Informer ne consiste pas à rester à mi-chemin entre la vérité et le mensonge. Cela ne peut être appelé information, ce n'est pas moral. De même on ne peut appeler journalistes ceux qui mélangent à des demi-vérités beaucoup d'erreurs et même des calomnies préméditées. On ne peut les qualifier de journalistes parce qu'ils ne sont qu'une pièce dans l'engrenage — plus ou moins lubrifié — de n'importe quelle organisation qui propage des erreurs et qui sait qu'elles seront répétées à satiété, sans mauvaise foi mais par l'ignorance et la stupidité d'un grand nombre de personnes.

Je dois vous avouer que, pour ce qui me concerne, ces faux journalistes *y gagnent* : il ne se passe, en effet, pas un seul jour sans que je ne prie affectueusement le Seigneur pour eux, en lui demandant d'éclairer leur conscience.

Je vous demande donc de diffuser l'amour du bon journalisme, de celui qui ne se contente point de rumeurs non fondées, des *on-dit* inventés par des imaginations surchauffées. Informez avec des faits, des résultats, sans juger des intentions, plaçant les opinions légitimement diverses sur le même plan, sans vous abaisser à l'attaque personnelle. Il y aura bien difficilement une véritable coexistence là où fait défaut la véritable information, et l'information véritable est celle qui ne craint pas la vérité et qui ne se laisse pas emporter par des motifs d'opportunisme, de faux prestige, ou financiers (66).

Tout compte fait, l'étude de son activité en tant que professeur d'éthique nous met encore une fois devant une constante de la vie de Josémaria Escriva de Balaguer: pour bien la connaître, il faut surtout considérer ce qu'il fit et ce qu'il encouragea de faire, beaucoup plus ce qu'il dit. Ses œuvres dépassèrent ses paroles et elles expliquent mieux le personnage et sa pensée que n'importe quel texte. Sous l'effet de cette impression, il me semble important de souligner, au-delà même du contenu de ces cours, les éléments humains, l'activité de saint Josémaria qui permet

de mieux comprendre le protagoniste et qui est comme une application pratique de ses leçons. Face au souvenir du personnage, il se pourrait que nous éprouvions la même chose que ses étudiants et ses collègues : c'est la personne du professeur qui est plus attirante que le contenu de ses cours. Le fait d'avoir accepté ce travail et la façon dont il le réalise, nous placent devant des réalités significatives dans sa vie : son sens de l'amitié ; son caractère ouvert, attrayant ; son allant optimiste étranger aux va-et-vient des bons ou des mauvais moments ; son emploi du temps ; la transcendance accordée au soin des détails pour bien finir les choses, etc.

Ce qui est théoriquement marginal dans son travail de professeur, le comment et le pourquoi de sa mise en oeuvre, est chargé de vie et attire notre attention. C'est sans doute cela qu'il appelait « l'extraordinaire de l'ordinaire », ou « la poésie de la prose quotidienne ». C'est sans doute pour cela que sa figure frappait ses contemporains et touche toujours le souvenir historique : elle était dotée d'une cohérence particulière, comme imbue d'une force intérieure mystérieuse qui semblait se trouver dans tout ce qu'il faisait et qui parlait d'une nouveauté ou d'un renouveau qui attirait ceux qui l'entouraient.

Mais pas tous, certainement. C'est là que se concrétise ce qui dans une analyse extérieure est, aux dires de Etienne Fouilloux, le "coeur religieux" de son comportement.

On sait bien que cet élément était pour lui la seule chose nécessaire. Elle sera toujours pour nous très difficile à décrire.

L'épisode est mineur, mais nous espérons que ces pages seront utiles à celui qui s'intéresse à sa figure, à ses rapports avec les moyens de communication, et l'aideront à mieux connaître ce professeur occasionnel d'éthique dont la vie est sa meilleure leçon selon l'avis du grand nombre.

Pablo Pérez López. Professeur Titulaire d'Histoire Contemporaine à l'Université de Valladolid (Espagne). Spécialisé en histoire culturelle d'Espagne au XXème siècle et en histoire politique récente. Auteur, entre autres de *Católicos, política e información. Diario Regional de Valladolid, 1931-1980* (1994); *Charles de Gaulle* (2004); *Castilla y León en democracia. Partidos, elecciones y personal político, 1977-2007* (2007), et de nombreux chapitres d'ouvrages et d'articles dans des publications spécialisées. E-mail: pperez@hmca.uva.es. Web: www3.uva.es/pperezlopez

Notes de bas de page

(1) Ana Azurmendi Adarraga “En la enseñanza de la deontología periodística”, dans Yago de la Cierva (ed.), *Comunicación y ciudadanía*, Actas del Congreso Internacional *La grandeza de la vida ordinaria*, vol. XII, Roma, Edizioni Università della Santa Croce, 2004, p. 87-101.

(2) Archive Générale de la Prélature (AGP), P04, 1974, II, p. 539. Cf. Aussi François Gondrand, *Au pas de Dieu. Josémaría Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei*, Paris 1982, France-Empire p. 22.

(3) Témoignage d'Enrique Giménez Arnau y Gran, daté du 6 novembre 1981, AGP, série A-5, lias. 17, chem. 1, dos. 7 (dorénavant E. Giménez Arnau y Gran, Témoignage).

(4) « Je crois que ce fut en 1925-1926 que j'ai étudié le Droit Canonique. Il fallait traduire le « Codex » parce que la première partie de l'examen consistait à traduire dix canons en espagnol. Nous avons été très mal préparés en latin dans le secondaire. J'avais eu trois professeurs différents, amis entre eux et peu exigeants, et mes connaissances étaient très faibles. Josémaría me fit alors des cours de latin. Je ne sais pas s'il se proposa lui-même ou si ce fut à ma demande. Ce dont je me souviens c'est qu'il se lia alors d'amitié avec mon père et qu'il ne voulut aucunement être rémunéré pour cette prestation. »

E. Giménez Arnau y Gran, Temoignage, cit. p.2 . Sur les conversations avec Enrique Gimenez Arnau père, voir aussi les mémoires d'un autre de ses enfants: José Antonio Giménez-Arnau, *Memorias de memoria. Descifre vucencia personalmente*, Barcelona, Destino, 1978, p. 139.

(5) “Les petites soeurs — je ne me souviens pas du nom de leur Communauté — avaient préparé un petit déjeuner copieux, avec ces délicieux gâteaux faits au couvent, tellement appétissants et qui se laissent si bien manger, avec une tassé de café, à huit heures du matin. Il me pria d'en prendre. J'étais gêné d'avoir à lui rappeler que c'était un jour de jeûne. Il ne fit qu'insister de plus belle. Je lui fis part de mon scrupule qu'il avait sans doute déjà deviné, et il en rit. L'important, ne l'oublie pas, dit-il, ce n'est pas la quantité mais la mortification : prendre moins de ce que ton appétit réclame. Il n'est pas question de grammes, mais de privation volontaire. » E. Giménez Arnau y Gran, Témoignage, cit. p. 3.

(6) André Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei* vol. II, Madrid, Rialp, 2002, pp. 273-277; Pedro Casciaro, *Rêvez et la réalité dépassera vos rêves, Témoignage sur le fondateur de l'Opus Dei d'un des plus anciens membres de l'Opus Dei*. Madrid, Rialp, 1994, p. 149-153.

(7) E. Giménez Arnau y Gran, Témoignage, cit. p. 3-4. La presse dépendait alors du Ministère de l'Intérieur dont Ramón Serrano Súñer était titulaire. Serrano l'avait structurée en deux sous-secrétaireries : l'Administration Locale et la Presse et la Propagande. C'est dans celle-là que se trouvait la Dirección General de Prensa, appelée jusqu'au mois de mars 1939 Servicio Nacional de Prensa. José Antonio Giménez-Arnau en fut le directeur jusqu'au 10 mars 1939. Son frère Enrique fut nommé directeur général le 7 octobre 1939. Cf. Elisa Chuliá, *El poder y la palabra, Prensa y poder político en las dictaduras. El régimen de Franco ante la prensa y el periodismo*, UNED – Biblioteca Nueva, 2000, p. 46-47; aussi Gonzalo Redondo, *Política, cultura y sociedad en la España de Franco. 1939-1975*, vol. I, *La configuración del Estado español, nacional y católico (1939-1947)*, Pamplona, Eunsa, 1999, p. 154. Aussi J. A. Giménez-Arnau, *o. c.*, qui en passant ne fait qu'une allusion à son frère à la direction générale (p. 106), parle un peu de la relation de saint Josémaría avec sa famille (p. 139), et publie une photo de son mariage en février 1942, célébré par lui où l'on voit le jeune couple entouré de saint Josémaría, des parrains et de quelques témoins.

Cette photo est dédiée par le fondateur de l'Opus Dei, à Rome le 30 octobre 1973 (gravures entre les pages 144-145).

(8) Communiqué du Director General de Prensa, Enrique Giménez-Arnau, à José María Escrivá [sic], du 18 octobre 1940. Conservé dans AGP, série A-3, lia. 87, chem. 4, dos. 3. En cherchant dans l'Archivo General de la Administración nous n'avons pas localisé l'exemplaire de ce document de l'Administration ni le moindre communiqué de la Dirección General de Prensa de ces années-là. Sans doute la difficulté à trouver ce document dans une archive tient aux raisons que nous évoquons par la suite concernant les aléas de la dépendance politique et administrative de la

Dirección General de Prensa.

(9) Lettre de Josemaría Escrivá de Balaguer à Enrique Giménez-Arnau, 5 octobre 1940, AGP, sous série A. 3-4, lia. 56, chem. 5, lettre 401025-01.

(10) Cf. A. Vazquez de Prada, *o. c.*, p. 725-726 et 730-731.

(11) Lettre de saint Josemaría à mgr Leopoldo Eijo y Garay, Valencia, 22 janvier 1941, AGP, sous série A. 3-4, lia. 57, chem. 1, lettre 410122-01.

(12) E. Giménez Arnau y Gran, *Témoignage*, cit. p. 3.

(13) Chronologie des écoles de journalisme dans

Mercedes Gordon Pérez, *La enseñanza del periodismo en el mundo occidental: estudio histórico y comparado de tres escuelas*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 1991, p.19. Aussi Marisa Aguirre, *El deber de formación en el informador*, Pamplona, Eunsa, 1988, p. 97-98 et Romy Frölich et Christina Holtz-Bacha (eds.), *Journalism Education in Europe and North America*, Creskill (New Jersey), Hampton Press, 2003. Ce fut l'Allemagne qui, en Europe, en fit le plus pour les études de presse dont on avait commencé à parler vers la fin du 18^{ème} siècle. « Les études de communication, considérés comme un secteur intermédiaire entre les humanités et les sciences du comportement, n'ont été élevés au rang académique dans les Universités qu'à partir des dix premières années du 20^{ème} siècle.

Par contre l'éducation systématique, la recherche, se sont développées plus récemment, après la Seconde Guerre mondiale, vers les années soixante ». *Mass Communication: Teaching and Studies at Universities*, Paris, *The Unesco Press*, 1975, p. 9. Cité par M. Aguirre, *o. c.*, p. 95-96. Cf. Aussi Manuel Vigil y Vázquez, *El periodismo enseñado: de la Escuela de "El Debate" a Ciencias de la Información*, Barcelona, Mitre, 1987.

(14) À cet effet le quotidien envoya en 1920 trois de ses rédacteurs –Manuel Graña, Francisco de Luis et Marcelino Oreja Elósegui– à New York pour s'inscrire à l'École de Journalisme et pour qu'ils appliquent à leur journal les connaissances acquises. Cf. María Luisa Humanes Humanes, *La formación de los periodistas en España*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, thèse doctorale inédite, 1997, p. 167 et suiv. Nous remercions cet auteur d'avoir mis à notre disposition son travail ainsi que ses informations pour rechercher des documents concernant ces sujets dans l'Archivo General de la Administración de Alcalá de Henares. Marisa Aguirre précise: "L'école de *El Debate* fut confiée à Manuel Graña, étudiant du professeur Leo Flint aux États-Unis, à l'université du Kansas. Dans un ouvrage publié par Graña, *La Escuela de Periodismo* on peut trouver les objectifs et les principes choisis pour ces enseignements ». *O. c.*, p. 10. Il s'agit du livre Manuel Graña González, *La escuela de Periodismo. Programas y métodos*, Madrid, Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, 1930.

(15) Cf. À ce sujet M. Gordon Pérez, *o. c.*, *passim*. Dans les programmes des trois écoles qu'il analyse, on remarque toujours qu'il y a des objectifs éthiques dans cette formation (p. 246).

(16) Cf. M. Gordon Pérez, *op. c.*, p. 88; M. L. Humanes, *o. c.*, p. 180-181.

(17) Deuxième article de "l'avant projet du Statut de la presse",

31 janvier 1938, dans José Andrés-Gallego, *¿Fascismo o Estado Católico? Ideología, religión y censura en la España de Franco 1937-1941*, Madrid, Encuentro, 1997, p. 63. Fermín Yzurdiaga était alors délégué de presse et propagande du parti dans lequel Franco unifia tous les groupes qui avaient appuyé le coup d'état militaire soit la Falange Española Tradicionalista y de las Juntas de Ofensiva Nacional Sindicalista (FET y de las JONS).

(18) Préambule de la loi du 22 avril 1938, *Boletín Oficial del Estado (BOE)* du 24 avril, p. 6938-6940 et du 27 avril, p. 6987.

(19) C'est la raison pour laquelle fut décrétée la fermeture des demandes d'inscription dans le Registre Officiel des journalistes : Ordre du 27 octobre 1939, *BOE* n. 309, p. 6213. La loi avait fixé comme conditions pour solliciter l'inscription une période de deux ans de travail rémunéré dans un journal ou l'attestation d'être salarié depuis plus d'un an dans un journal à partir de sa promulgation. Cf. aussi Enrique de Aguinaga López, *Epistemología del ejercicio del periodismo. Los estudios de periodismo y su proyección profesional*, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense de Madrid, 198, p. 136-138. Cf. aussi E. Chuliá, *o. c.*, p. 54-55.

(20) Ordre du 24 août 1940, *BOE* du 13 septembre, p. 6369. Le nom de « stage » donné à cet enseignement était employé à l'époque pour tout type de spécialisation ou de formation. Pour ce qui nous concerne, il était l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui « master », sans être cependant aussi académiquement défini.

(21) Ordre du 29 octobre 1940, *BOE* du 30 du octobre, p. 7442. Un travail sur les inscriptions au Registre Officiel des journalistes, dans E. Chullia, *o.c.*, p. 58-60

(22) Avec le travail de M. Aguirre, on a aussi celui de Fernando Ramos Fernández, *La ética de los periodistas: la elaboración del código deontológico, influencias y desarrollo histórico*, Pontevedra, Diputación de Pontevedra, 1996, qui fait un historique de l'élaboration du code de la Federación de Asociaciones de la Prensa de España. Du même auteur, *La profesión periodística en España (Estatuto jurídico y deontología profesional)*, Pontevedra, Diputación de Pontevedra, 1997, avec des références comparées à d'autres codes qui peuvent être intéressantes. Aussi Porfirio Barroso Asenjo, *Códigos éticos de la profesión periodística: análisis comparativo*, Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1979, p. 38-41. Il nous apprend que jusqu'aux années vingt tous les codes dont le premier est celui du Kansas, en 1910 sont américains Il n'y en a aucun pour l'Espagne, excepté ce que les lois prescrivent.

(23) Santos Quirós, *Código del Periodismo*, Cádiz, Establecimientos Cerón y Librería Cervantes, 1942. Les données concernant la date de rédaction sont dans une note de la page 8.

(24) Quirós, *o. c.*, p. 7-8. L'index comprend les chapitres suivants: Apparition du journalisme. Mission du journalisme. Véracité du journaliste. Mission de culture. Compétence. Mission éducative. Censeur public. Le journalisme, auxiliaire de l'État. Relations avec le gouvernement. Censure préalable. École de journalistes. Censures à la presse. Indépendance de la presse. Journalism politique. Faits sensationnels. Le journaliste "chantagiste" [sic]. Rectifications. Sentinelle de la patrie. Tribunaux d'honneur. Aura populaire. Presse professionnelle. Style journalistique. Relations journalistiques. Agences d'information. Dimensions du journal. Annonces. Encarts. Crédulité du public. À la crié. Directeur prête-nom.

(25) Manuel Prados y López, *Ética y estética del periodismo español*, Madrid, Espasa Calpe, 1943, p. 10. 6 *Ibid.*, p. 154-155.

(26) *Ibid*, p. 154-155.

(27) A. Vazquez de Prada, *o. c.* p. 345 et s. et 725-732. A. Azurmendi Adarraga, *o. c.* Francisco Ponz, *Mi encuentro con el Fundador del Opus Dei. Madrid, 1919-1944*, Pamplona, Eunsa, 2000. José María Casciaro, *Vale la pena. Tres años cerca del Fundador del Opus Dei: 1939-1942*, Madrid, Rialp, 1998. José Orlandis Rovira, *Años de juventud en el Opus Dei*, Rialp, Madrid, 1993, avec des souvenirs de l'auteur des années 1939 à 1942.

(28) Cf. F. Ponz, *o. c.*, p. 47et s.; J. M. Casciaro, *o. c.*, p. 141et s.

(29) Cfr). Amadeo Amadeo de Fuenmayor - Valentín Gómez-Iglesias - José Luis Illanes, *L'itinéraire juridique de l'Opus Dei, histoire et défense d'un charisme*, Pamplona, Eunsa, 1989, p. 85-112 .

(30) Cf. A. Vazquez de Prada, *o. c.*, vol. II, p. 474-497; J. M. Casciaro, *o. c.*, p. 169-17 et 177-178; F. Ponz, *o. c.*, p. 76-80 y Alfons Balcells, *Memòria ingènua*, Barcelona, La Formiga d'Or, 2006.

(31) Cf. E. de Aguinaga López, *o. c.*, p. 139-140.

(32) Pedro Gómez Aparicio, *Historia del periodismo español*. vol. IV. *De la Dictadura a la Guerra Civil*, Madrid, Editora Nacional, 1981, p. 193-194.

(33) Dans un communiqué daté du 4 janvier 1941, Vicente Gállego

dresse un nouveau calendrier des cours prévoyant qu'Escriba de Balaguer en fasse 6 en janvier et 9 en février (communiqué de Vicente Gállego à Josemaría Escrivá de Balaguer, AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos.3)

Les autres activités qu'il déploya en ces jours-là suggèrent cependant qu'il y eut sans doute des modifications de dates. L'agence EFE était l'agence d'État pour l'information. Créée en 1939, elle reprenait des éléments d'agences précédentes. Gállego la dirigea jusqu'en 1944. Durant ces années-là elle fut présidée par Celedonio de Noriega Ruiz (1939-1940) et par le professeur du stage, Jesús Pabón y Suárez Urbina (1940- 1965). Les postes de directeur et de président étaient dédoublés à l'époque. Cf. Víctor Olmos, *Historia de la Agencia EFE. El mundo en español*, Madrid, Espasa-Calpe, 1997.

(34) AGP, sérieA-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2.

(35) AGP, sérieA-3, lia. 87, chem. 4, dos. , enveloppe I, fiche 1.

(36) AGP, serieA-3, leg. 87, carp. 4, exp. , enveloppe I, fiche 1.

(37) "Caracteres del periodismo del s.XVIII, d'après GiménezSoler.

"Toute la littérature journalistique est doctrinale ou polémique; les nouvelles sensationnalistes étaient exclues des quotidiens à tel point qu'un attentat contre le comte Floridablanca à Aranjuez fut passé sous silence dans presque tous les journaux. Les nouvelles concernent essentiellement le théâtre, les livres, et un journal isolé, à l'exception de tous les autres, parle des corridas ».

«Il pouvait se faire qu'une seule personne rédige un journal et que chaque numéro ne soit fait que d'un pli à trois pages, et n'ait qu'une seule dissertation concernant un point précis. El Pensador, El Censor y El Corresponsal del Censor étaient de ce type-là.

Voici l'éloge qu'un collègue faisait de l'éditeur D. Pedro Salanova du «Diario de Madrid»: «Monsieur Salanova est physicien, mathématicien, mécanicien, spécialiste en hydraulique, chimiste, géographe, astronome, calculateur, rhétoricien, poète, historien, théologien, moraliste, canoniste. Il est très calé en médecine, en chirurgie, en électricité, en agriculture, en engins pneumatiques, en thermomètres, en baromètres, en hygromètres, en sonomètres, et tutti quanti ; il a chez lui des ouvrages excellents et fort rares

... » (A. Giménez Soler, *Cultura y enseñanza en la segunda mitad del siglo XVIII*, en «Universidad», année V, n° 3, p. 541-595). Un auteur du même siècle publie un journal sous un faux nom et ajoute “ qu’il veut devenir écrivain de journal parce qu’il ne sait rien faire d’autre”. Les « écrivains gagne-pain abondent », saisis d’une fièvre critique qui fait des ravages sur le Setecientos. (L’influence du journalisme au XIXème est fort bien décrite par Palacio Valdés dans «El cuarto poder»). Les journalistes vus par Menéndez Pelayo. «...les journalistes, mauvaise et diabolique engeance, née pour répandre dans ce monde la légèreté, la vanité et le faux savoir, l’agitation stérile, et pour épuiser et abêtir le peuple, pour faire l’éloge de la paresse et priver les gens de l’usage rationnel et libre de leurs facultés discursives, pour soulever la poussière et servir de marchepied à des médiocrités et à des esprits dans la fange, dignes de remuer les égouts » (M. Menéndez Pelayo, «Historia de los Heterodoxos españoles», t. VI, p. 314) [...]. «L’irremplaçable magistère de l’Église nous est indispensable car elle seule a pour nous une autorité pour définir les devoirs à accomplir vis-à-vis de Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain » (Paroles du Presidente de la Junta Política, Mr. Serrano Suñer, à Barcelona, à l’occasion du V Consejo Nacional de la Sección Femenina de F.E.T. de las JONS.- 12 janvier 1941). « Si tous les directeurs des quotidiens de tous les pays où il y a la liberté de presse se réunissaient, ils constitueraient une bande à laquelle personne n’oserait confier son chien, et moins encore son honneur et sa renommée”. (Lettre du roi Léopold Ier de Belgique à sa nièce la reine Victoria – Citée par Lytton Strachey dans son livre “La Reina Victoria” p. 53). «Siervo de la verdad». Epitafio del Cardenal Mercier. «Ne fait pas, en tant que journaliste, ce que tu ne saurais faire en tant que gentleman”, d’une école yankee”. AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe I, fiches 2 à 7.

(38) Notre supposition est basée sur une citation explicite de cet auteur:

“Terés p. 8. L’Éthique est la discipline philosophique qui étudie les actes libres de l’homme afin de les orienter à l’obtention du bien, connu par la raison humaine comme étant nécessaire à la fin naturelle de l’homme”. AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe I, fiche 8. On trouve aussi le nom de Terés sur une feuille remplie de notes désordonnées avec une écriture qui ne semble pas être celle de saint Josémaría, bien qu’elle puisse l’être s’il l’écrivit debout ou dans une posture inconfortable : en effet il profitait de son temps pour travailler dans ses déplacements.

Ces notes font penser à des révisions mentales de bibliographie et d’idées de base en pensant à la préparation de ses cours. De fait certaines notes de cette feuille se trouvent après dans les fiches. Avec Terés, Mendizábal, Macrey [?], Ferreti, Costa Roseti, Taparelli, Cheyer [?], Catrein, Zigliara, Noldin, Prümmer et Telch sont cités sur ces notes. Par ailleurs le lien d’Escrivá de Balaguer avec Terés était intense et personnel : « Il évoquait aussi la prudence et la clarté des leçons d’Éthique et de Rudiments du Droit, de Psychologie et de Logique que lui faisait le prêtre don Calixto Terés» Javier Echevarría, *Memoria del Beato Josemaría Escrivá. Entrevista con Salvador Bernal*, Madrid, Rialp, 2000.

On peut trouver un portrait détaillé de ce professeur et de son itinéraire chez Jaime Toldrà Parés, *Josemaría Escrivá en Logroño (1915-1925)*, Madrid, Rialp, 2007, p. 90-91. Cf. aussi A. Vazquez de Prada, *o. c.*, vol. I, Madrid, Rialp, 1997, p. 75-77. Nous n’avons pas localisé de publications de Terés antérieures à ces cours qui sont sans doute dans la droite ligne des exposés de son Calixto Terés Garrido, *Introducción a la Filosofía: Nociones de Ética*, Madrid, Imp. Helénica, 1942.

(39) AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe I, fiche 10.

(40) AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe I, fiches 11 à 13.

(41) “– Collaboration.– Fraternité.–

Rappeler les notions philosophiques de n’importe quel auteur orthodoxe : pas de philo, cela concerne Mr Zaragüeta.

Il y a 14 sujets. Un par étudiant. Je lui donnerai des fiches. Il écrit. On ajoute les données concrètes que chacun apporte. Je corrige. --- Une copie pour chacun.

- Il y a des points à développer V.V....

– Ensuite nous récapitulerons ce qui fut dit dans la leçon précédente » AGP, série A-3, lia. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe II, fiche non numérotée.

(42) Par exemple : « Ignorance: livre de Ming.– Peur à quoi bon! J'ai lu aujourd'hui dans une feuille de chou, dans le carnet du jour... nécrologiques: on a incinéré une vache... »

AGP, sérier A-3, lia. 87, chem. 4, dos. 2 , enveloppe II, fiche 7.

(43) “Devoirs concernant l'âme du prochain 1) Diffamation, 2) Calomnie, 3) scandale

1) Diffamation: c'est la violation cachée et injuste de la renommée d'autrui, même si ce que l'on dit est vrai : ils sont responsables de la perte de l'honneur car sans le diffamateur les fautes ne seraient pas connues. La poutre et la paille.

2) Calomnie: violation de la renommée du prochain en lui imputant un crime non commis (voleur de l'honneur, assassin des âmes, indigne de la compagnie des hommes, méritant un châtement exemplaire à cause du dommage provoqué, souvent irréparable)

3) scandale : dit ou fait plus ou moins droits ou ouvertement mauvais qui provoque ou qui permet la ruine spirituelle du prochain. Direct, lorsque nous induisons ou que nous poussons les autres au péché.

Indirect lorsque sans nous proposer de faire pécher les autres, nous parlons ou nous agissons mal, en leur montrant le chemin avec nos dires ou nos actes.

Pharisien, lorsque le prochain se scandalise devant une bonne action sans aucune raison, à cause de sa méchanceté personnelle.

Applications”. AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos., 2, enveloppe X, fiche 4.

(44) AGP, sérieA-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe XI, fiche 1.

(45) “[...] Aspect interne: les gens se vendent aux ambassades. Façons: direct[ement]; indirect [ement]. Faveurs d'un certain style (acheter des articles, publier des livres, payer une édition fabuleuse, procurer des emplois) .- Prendre des services à la radio et les publier (arme à deux tranchants) [...]”

Le quotidien *Amanecer* de Saragosse.

Le non véreux n'intéresse personne. A-t-il moins de moyens ? Celui qui se fait payer est plus intéressant que celui qui ne se fait pas payer. Ordre intérieur. Passion personnelle. Passion politique. Corruption: taureaux (les journaux se faisaient payer par les toréros, il y en a un qui propose 30000 “duros” (ntd: un duro: 5 pesetas): “tant que vous ne demanderez pas de l'argent vous n'aurez aucun prestige”. Le critique de corridas du *Ya* fut l'objet d'un attentat (un coup de bouteille sur la tête). On fait un banquet pour lui et un toréro n'y assiste pas (ils tenaient davantage à celui qui se vendait)

- Sport, frontons, moyens directs, indirects (chef de publicité, annonces, choses apparemment normales)

–Vol d'informations et de nouvelles: le journaliste en vole à d'autres journaux, ou ailleurs. Si ça l'intéresse, qu'il l'achète !: Le journaliste qui produit une nouvelle n'est pas son propriétaire... [...] Ambiance de délation ».

AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos.2, enveloppe XIV, fiches 1, et 4.

(46) AGP, sérieA-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe XIV,fiche 2.

(47) Cf. Le communiqué du 4 janvier 1941 de Vicente Gállego à Josemaría Escrivá de Balaguer,déjà cité.

(48) Cet accord fut signé par l'Espagnol Antonio Tovar, sous-secrétaire de presse et propagande, et par Paul Schmidt, Allemand, adjoint du ministre des affaires étrangères. Gonzalo Redondo, *o. c.* p. 390. En citant Luis Suárez, Redondo précise : "Vicente Gállego, directeur de l'Agence EFE, contesta [l'accord Tovar-Schmidt]. Tout le groupe des journalistes qui travaillaient avec lui dans la revue *Mundo* décida de bloquer l'application de l'accord. Nous savons que ce groupe comptait sur l'appui de l'amiral [qui n'était que capitaine de frégate à l'époque] Carrero Blanco et de la Marine de Guerre »

(49) AGP, série A-3, lias. 87, chem. 4, dos. 2, enveloppe XIV. Coupure de revue inconnue, p. 179-180.

(50) Les fiches conservées sont tirées des ouvrages suivants: *Journalisme*, sans citer l'auteur, sans date. Nous n'en avons trouvé aucune avec ce titre-là. Maximiliano Arboleya Martínez, *Balmes, periodista. Enseñanzas y ejemplos*, Barcelona, Librería Católica Internacional, 1914. Jaime Balmes, *El protestantismo comparado con el catolicismo en sus relaciones con la civilización europea*, Barcelona, Imprenta de Antonio Brusi, 1857. Calixte Boulesteix - Thomas d'Hoste - Louis Meyer, *Pie XI et la presse. Actes pontificaux (1922-1936)*, Paris, Collection "Documentation catholique", 1936. Jules Claretie, *La vie à Paris*, 1881-1886, 6 vols. G.C., S.J., *El periodismo católico: criterios y normas*, Madrid, 1910. A. Giménez Soler, "Cultura y enseñanza en la segunda mitad del siglo XVIII", en *Universidad*, año V, n° 3, p. 541-595. Paul Fesch (pseudonyme de Paul de Clermont), Jean-Paul Marybert, P.-M. Demouy, Abbé, *Les Souvenirs d'un abbé journaliste*, Paris, Flammarion, 1898. A. Lugan, *Balmes*, que nous n'avons pas trouvé non plus. Félix Pérez de Pedro, *Acción social del libro: conferencia dada por su autor en Calatayud, el día 10 de Enero de 1936, con motivo de la I Fiesta-Exposición del Libro de Aragón*, Valladolid, Cuesta, 1940. Félix Sardá y Salvany, *El liberalismo es pecado*, Barcelona, Libr. et typ. católica, 1884. José Valenzuela, *La escuela de periodistas*. Sans localiser, M. L. Humanes signale que "[...] en 1915, la Junta Diocesana de Acción Católica de Barcelona organise un concours et que c'est José Valenzuela, aumônier aux armées qui emporte le prix avec son travail «Plan, organización y medios prácticos para establecer una Escuela de Periodismo»", *o. c.*, p. 161.

(51) La citation se termine avec la référence : "Lacordaire, cité par P.Fesch, *Les souvenirs d'un abbé journaliste*, p. 160".

(52) Enrique del Corral Vázquez fut journaliste et travailla, entre autres, au quotidien *ABC*, à *La Hoja del Lunes* de Madrid, et à la Télévision espagnole, comme critique. Consulter sa biographie dans Antonio López de Zuazo, *Catálogo de periodistas españoles del siglo XX*, Madrid, Facultad de Ciencias de la Información, Universidad Complutense, 1981.

(53) Pedro Gómez Aparicio, "Por los caminos de la santidad", *La Vanguardia*, 1er juillet 1976. Dans un autre article où il évoque aussi ces faits, il avait écrit: " Je pense que le souvenir de don José Maria est toujours présent chez ses étudiants. Il était simple, respectueux, affable. Il avait un caractère ouvert, optimiste et généreux, toujours prêt à dialoguer cordialement. Je pense qu'il aurait été un grand journaliste s'il n'avait pas été happé par ses activités apostoliques ». Dans "Termina la Escuela Oficial de Periodismo", *Hoja del Lunes de Madrid*, 14 juillet 1975, p. 9.

(54) Témoignage d' Enrique del Corral Vázquez, daté à Madrid le 6 juin 1976,p. 1 et . AGP, série A-5, lias. 205, chem.2 , dos. 15. Madame Corcuera est María o María Pilar dans d'autres sources.

(55) "Ses cours étaient si intéressants que les étudiants les manquaient rarement. Personne n'était absent à ses cours ni à ceux de Jesús Pavon [sic]. Ce n'était pas le cas pour les autres matières ».

Témoignage d'E. del Corral, cit., p. 1.

(56) E. Del Corral, Témoignage, cit., p. 2.

(57) “ Ce fut au mois de mars 1941 [...], le lundi 3 que l'on assista — je me sers de la terminologie de l'époque — à la relève dans la direction générale de la Presse, à la sous secrétairerie tenue par Antonio Tovar :

Enrique Giménez Arnau fut remplacé par le docteur Jesus Ercilla Ortega, fervent phalangiste, ami de coeur de Pedro Lain”. Cf. *BOE* 3.3.1941, p. 15 1. Décrets de nomination et de cessation datés du 21 février 1941. G. Redondo, *o.c.*, p. 389, et note 7. J. A. Giménez-Arnau, *o. c.*, p. 181 et 204, précise que son frère Enrique quitta la politique “après un sérieux accrochage avec Serrano Suñer”. Autre description de ce changement dans en E. Chuliá, *o. c.*,p. 47-48.

(58) Cf. Par exemple, le récit de Stanley G. Payne, *El régimen de Franco. 1936-1975*, Madrid, Madrid, Alianza, 1987,p. 298-309.

On trouve une description plus détaillée avec des allusions très précises à l'évolution des services de presse, chez

G. Redondo, *o. c.*,p. 389-406. Redondo donne ce titre à l'épigraphe “La marginación de los totalitarios: la crisis de mayo de 1941”

(59) Loi du 20 mai 1941, *BOE* de mai, p. 3636-3637.

(60) Décret du 10 octobre 1941, *BOE* du 15octobre,p. 7987-7988.

(61) Disposition de la vice secrétairerie d'Educación Popular du 17 novembre 1941, *BOE* de 29 de noviembre, p. 9064.

(62) Non obstant, il fut nécessaire d'essayer de trouver une solution au blocage à l'accès au Registre Officiel des journalistes imposé depuis la guerre. On annonça cette solution avec le ton caractéristique de l'époque :

« On crée, une seule fois, une convocation spéciale, pour permettre l'accès à tous les professionnels qui n'ont pas la carte correspondante ». Disposition de la Vice-secrétairerie..., cit.

Ceux qui eurent la chance d'y être admis, firent un stage intensif de six mois, de décembre 1941 à mai 1942 qui leur permit d'obtenir la place tant convoitée au Registre officiel des journalistes. Cf. aussi E. Chuliá, *o. c.*, p. 47-48.

(63) Cf. Carlos Barrera del Barrio, “Notas para una historia del Instituto de Periodismo de la Universidad de Navarra (1958-1971)”, dans *Comunicación y Sociedad*, vol. XV, 1 (2002),p. 27-38; et “San Josemaría y el Instituto de Periodismo de la Universidad de Navarra”, dans ce numéro de la revue.

Aussi, Antonio Fontán, “Periodistas en la Universidad: del edificio

de Comptos al de Ciencias Sociales”, dans *Cuadernos del Centro de Documentación y Estudios Josemaría Escrivá de Balaguer*, 5 (2001), p. 127-138.

(64) On trouve un écho de cette idée dans le témoignage de quelques uns de ses collaborateurs au moment où on préparait la mise en route des études de journalisme au Studium Generale de Navarre.

Florencio Sánchez Bella écrit: “[...] il me disait en 1963 qu’il avait gardé des fiches détaillées des cours qu’il avait faits dans les stages pour journalistes en 1940. Ces fiches-là lui permirent de nous donner des critères didactiques dont l’Institut de Journalisme de l’Université de Navarre tint compte. Plus tard, en 1971, lorsque fut créée la Faculté de Sciences de l’Information, en suivant les conseils du Serviteur de Dieu

[Josémaría Escrivá de Balaguer], on inclut dans le plan d’études trois cours de Théologie et c’est en cinquième année que l’on créa précisément la matière: Éthique et Déontologie pour journalistes ». Instruction cognitive sur la vie et les vertus du Serviteur de Dieu, Josémaría Escrivá de Balaguer, Procès à Madrid, témoin, Rév. D. Florencio Sánchez Bella, feuillet 1412 v, § 5. Tout porterait à croire que certaines enveloppes et certaines fiches qui semblent manquer dans cette documentation ne sont pas localisables pour le moment dans les archives parce que saint Josémaría s’en servit dans les années soixante et qu’en les utilisant il a pu choisir de les rattacher à d’autres documents différents de ceux des cours, parmi lesquels elles pourraient encore se trouver.

(65) Cités dans José Leonardo Ruiz Sánchez, *Prensa y propaganda católica (1832-1965)*, Sevilla, Secretariado de publicaciones de la Universidad de Sevilla, 2002, p. 126-127. Concernant son idée et son éthique du travail, cf. Pedro Rodríguez, *Vocación, Trabajo, Contemplación*, Pamplona, Eunsa, 1987; et aussi José Luis Illanes, *La santificación del trabajo*, Madrid, Palabra, 2001¹⁰, édition revue et actualisée.

(66) Josémaría Escrivá de Balaguer, *Entretiens avec mgr Escrivá de Balaguer*, Madrid, Rialp, 1969³, n. 86.